

Chapitre 1:

La Russie à la veille de la révolution de 1917¹

Note liminaire importante: ce cours est un cours *engagé*. Il est tout entier un grand *fragment d'idéologie*; il faut donc le manier avec précaution, notamment dans l'optique des concours. Les faits sont exacts évidemment, sauf étourderies (je travaille sur des sources de seconde main); en revanche leur sélection, leur interprétation, l'analyse, le ton surtout peuvent choquer: en France, pour des raisons que j'analyse au chapitre 6, certains, de moins en moins nombreux il est vrai en ce début de XXI^e siècle, trouvent encore des excuses ou des circonstances atténuantes au communisme, considèrent qu'il s'est agi d'un épisode au moins en partie progressiste de l'Histoire humaine, sauvent les bonnes intentions des calamiteux résultats; même certaines personnes qui reconnaissent les dangers des méthodes léninistes, et les excès du bolchevisme, tiennent à souligner les aspects positifs du bilan de l'U.R.S.S. — pour moi, c'est aussi obscène que de rappeler qu'en Allemagne sous Hitler, quand même, les trains arrivaient à l'heure et, au moins, il n'y avait pas de chômeurs.

Cet exposé, comme l'ensemble de mes cours, part des principes suivants, que vous êtes libres de partager ou non (je ne vous demande pas d'être d'accord avec moi mais de comprendre la logique de mon approche de l'Histoire, pour vous forger votre propre réflexion): *la liberté est la valeur la plus précieuse* car elle est ce qui distingue la vie de la mort, l'homme de l'animal, ce qui permet à l'homme de progresser, de devenir meilleur; tout ce qui s'y oppose est mauvais, en particulier il n'y a pas d'égalité véritable sans liberté, *l'égalité n'a d'intérêt que si elle permet le développement de la liberté* (N.B. Liberté ne veut pas dire loi de la jungle, ni anarchie! Il n'y a pas de liberté sans lois); la politique doit être l'art du consensus et non une entreprise de destruction de l'adversaire; *on n'a pas à faire le bonheur des gens malgré eux*, rien, pas même l'avenir de l'humanité, ne justifie nulle violence volontairement exercée (N.B. Bien entendu, en revanche une violence est légitime quand elle est la seule réaction possible à une autre violence); un massacre perpétré au nom du progrès est aussi inexcusable qu'un

¹ **Note formelle:** du fait de mon absolue méconnaissance du russe et de la totale incohérence de mes sources, je ne suis pas arrivé à unifier la transcription des mots russes. En principe, il faut tout lire à la française (les "j" notamment!); "i" et "y" transcrivent deux sons différents dont le second, dit "i dur", n'existe pas en français. En apprenant, **prêtez une attention particulière aux nombreuses sifflantes et chuintantes**, qu'il ne faut pas confondre (s, z, ts, dz, ch, j, tch, dj, et même chtch qui est une seule lettre en cyrillique). Le "kh" russe se lit comme le "j" espagnol ou le "ch" dur allemand. Pour les noms de lieux, qui ont pas mal varié, j'ai utilisé pour chaque époque, sauf distraction, le nom sous lequel ils étaient connus: ainsi "Saint-Pétersbourg" devient "Petrograd" en juillet 1914 et "Leningrad" en janvier 1924; en particulier, je donne les noms de lieux ukrainiens sous leur forme russe, qui est celle sous laquelle on les trouvait couramment mentionnés à l'époque (et largement encore aujourd'hui). Cependant, lorsque le lieu a été désigné de noms complètement différents (comme Tsaritsyne/Stalingrad/Volgograd), à la première occurrence dans le texte j'ai essayé de penser à donner la liste des appellations successives. Pour les noms de personnes, j'ai simplifié les pseudonymes (ainsi j'appelle Staline "Staline" même aux époques où il était connu sous d'autres noms); en revanche, j'ai essayé de respecter au maximum l'usage russe des patronymes, sans lesquels l'identité d'un Russe est mutilée: je vous rappelle qu'**entre leur prénom et leur nom les Russes portent le prénom de leur père**, suffixé en général par "-ovitch" pour les hommes et par "-ovna" pour les femmes. Vous n'êtes pas obligés, vous, de vous surcharger la mémoire avec cela... Pour les prénoms, gardez en mémoire que Nicolas et Nikolaï, c'est la même chose, de même qu'Alexis et Alexeï, Lev et Léon, Piotr et Pierre, Iouri/Georgui et Georges, etc. J'ai éliminé tous les diminutifs, qui sont la plaie des traductions de romans russes, sauf pour Pavlik (= Pavel) Morozov, mort à treize ans, qui n'est connu que sous ce petit nom.

massacre perpétré au nom de la réaction, « *un enfant mort au Goulag vaut un enfant mort à Auschwitz* » (G. Courtois); la Bête immonde du XXe siècle a eu deux visages et non pas un seul, un brun et un rouge, il vaut la peine de réfléchir sur leurs ressemblances (N.B. il n'y a pas eu entre elles que des ressemblances), si nous voulons éviter qu'un jour elle ne ressuscite sous l'une de ces deux couleurs, ou sous une troisième.

Ces derniers aspects sont les plus polémiques (la formule de Courtois a été vigoureusement attaquée): voyez à ce sujet un exposé plus global et plus abstrait dans le cours de Relations internationales, en annexe à la fiche P2b. Les passages les plus liés à ces problématiques sont précédés de la formule *fragment d'idéologie*; mais soyez conscients aussi, par exemple, que le portrait que je trace de Lénine, et que je crois exact, n'est pas spécialement consensuel, non plus que l'exposé des événements d'octobre 1917, du "communisme de guerre", etc. Cet avertissement vaut aussi pour le cours sur la Chine et la fiche susdite.

Au début de l'année 1917, la Russie était engagée depuis deux ans et demi dans la première guerre mondiale, aux côtés de la France et de la Grande-Bretagne. **En 1914 elle avait joué un rôle essentiel** dans l'échec de la stratégie allemande visant à écraser la France en quelques semaines pour éviter d'avoir à combattre sur deux fronts. L'état-major allemand avait calculé que l'immense Empire mettrait trois mois à mobiliser, en fait il le fit en trois semaines: de ce fait, les armées russes pénétrèrent en Prusse orientale à la mi-août, et, même une semaine plus tard, toujours en août, si elles subirent une défaite cuisante à Tannenberg ces événements empêchèrent l'Allemagne de concentrer assez de troupes à l'ouest au moment de la bataille de la Marne. Cependant, fin 1916, **la Russie était** en grosse difficulté; mais, même bien incapable de remporter des victoires, elle demeurait **un facteur important du conflit** car elle fixait une bonne partie des troupes allemandes et austro-hongroises sur l'interminable front oriental. C'est l'un des traits majeurs des rapports de la Russie et du monde extérieur: même lorsqu'elle est faible la Russie compte, car du seul fait de sa taille elle constitue au moins une nuisance.

I-Données générales.

L'**immensité** est en effet le premier trait de la Russie. Pays le plus étendu du monde (elle l'est toujours aujourd'hui), la Russie de 1917 correspondait territorialement à l'ancienne U.R.S.S. augmentée de la Finlande, d'une partie importante de l'actuelle Pologne (Varsovie était une ville russe), et de quelques territoires aujourd'hui turcs (Kars, Ardahan); soit environ vingt-deux millions et demi de kilomètres carrés, la moitié de l'Europe et 40% de l'Asie, quarante et une fois la France, "six fois la France avec ses colonies" (selon un atlas de

l'époque), un sixième des terres émergées. Encore avait-elle vendu l'Alaska aux États-Unis en 1867... Elle était cependant moins étendue que l'Empire colonial britannique, mais celui-ci n'était pas d'un seul tenant et les colonies "blanches" (Canada, Australie, etc.) jouissaient d'une complète autonomie interne. De l'embouchure du Danube au détroit de Behring, il y avait sept mille cinq cent kilomètres! Cela n'avait pas que des avantages, en termes notamment de transports. En 1916 l'effet des distances était encore accentué par le retard considérable des communications: ainsi il n'y avait qu'une voie de chemin de fer pour rejoindre l'Extrême-Orient, le Transsibérien, achevé en 1911; mais c'était une ligne à voie unique, c'est-à-dire que les trains ne pouvaient s'y croiser (ils devaient attendre dans les gares le passage des convois venant en sens inverse), et on les mettait sur un bac pour leur faire franchir le lac Baïkal... Ce fut l'un des facteurs de l'échec de la Russie face au Japon en 1904. Il n'y avait de réseau routier qu'en Europe, et il était impraticable au printemps, lorsque le sol dégelait (cette période s'appelle en russe la *raspoutitsa*).

Cet immense pays colossal souffrait d'un très fort **enclavement**, d'une très grande **continentalité**. La Russie était née au cœur des forêts d'Europe orientale (Moscou s'était développée après la chute de Kiev, capitale du premier État russe, en position de refuge: ces régions forestières n'étaient pas sous la menace directe des cavaliers barbares des steppes qui avaient pris Kiev, car leurs chevaux n'y avaient pas de quoi se nourrir). En 1914, l'Empire russe n'avait toujours pas accès à des mers libres de glace, sauf à Vladivostok (à des milliers de kilomètres de Saint-Pétersbourg), sur la mer Noire et en Baltique; mais ces deux mers sont des mers fermées, "verrouillées" respectivement par l'Empire ottoman et par l'Allemagne et le Royaume-Uni. L'un des axes majeurs de la politique extérieure de la Russie avait toujours été la **volonté d'accéder aux mers libres**. Ç'avait été la raison de la fondation de Saint-Pétersbourg au début du XVIIIe siècle, dans une région fraîchement conquise sur la Suède, marécageuse donc très difficile à aménager, même pas peuplée de Russes mais de Finno-ougriens (voyez au chapitre 5). Saint-Pétersbourg détrôna aussitôt Moscou, l'ancienne capitale, trop enclavée, qui demeura cependant presque aussi peuplée; la nouvelle capitale se voulait le symbole de l'ouverture du pays sur l'extérieur. L'objectif majeur de la politique de la Russie dans les Balkans au XIXe siècle avait été de s'assurer le contrôle des deux détroits qui séparent la mer Noire de la Méditerranée; en Extrême-Orient, ç'avait été de mettre la main sur la Mandchourie, région vide d'hommes, située juste au sud de la Sibérie et que borde au sud la mer Jaune. Quant à l'intérêt de la Russie pour l'Iran et l'Afghanistan, il remontait également au XIXe siècle, lorsque la Saint-Pétersbourg eut terminé de mettre la main sur les steppes d'Asie centrale, et s'expliquait par le désir de s'implanter sur le versant sud des grandes chaînes de montagne d'Asie centrale, pour dominer les côtes de l'océan Indien.

Cet espace immense était **peu peuplé**, particulièrement la Sibérie où les tsars avaient déjà recours à la contrainte pour essayer d'établir une présence russe. Les déportations en Sibérie pour raisons politiques ne datent pas des bolcheviks: Fiodor Mikhaïlevitch Dostoïevski (1821-1881) et Lénine, entre autre, en ont été victimes. Malgré tous ces efforts, en 1917 la Sibérie n'avait que quatorze millions et demi d'habitants (contre huit millions deux cent mille en 1897), soit moins de 10% de la population de l'Empire; en 1894 la Province maritime, où se trouve Vladivostok, avait une densité de un habitant pour vingt kilomètres carrés. Mais même si les densités de population étaient dérisoires, la Russie avec ses cent cinquante millions d'habitants environ était un colosse face aux autres pays d'Europe. La Russie était aussi un ensemble d'une très grande **diversité**. Diversité **géographique** d'abord, malgré l'absence d'obstacles internes majeurs — la Russie, c'est avant tout la grande plaine d'Europe orientale, augmentée des étendues sibériennes; elle s'arrête aux versants nord des systèmes montagneux d'Asie centrale et à la dépression transcaucasienne. Mais il y a quand même le Caucase, l'Altaï, etc. Diversité **climatique** bien sûr (on trouve tous les climats en Russie, sauf le climat tropical humide); mais surtout du point de vue de la **population**. J'y reviendrai longuement au début du chapitre 5: la Russie était un Empire qui rassemblait des peuples très divers, bien qu'il se conçût au service de la religion orthodoxe et du peuple russe, le peuple qui l'avait forgé et le dominait.

II-La situation politique en 1916.

Un Empire doté d'une légitimité religieuse était chose fort archaïque dans l'Europe du début du XXe siècle, marquée par l'essor accéléré des États-nations (voyez au chapitre 5); seul l'Empire ottoman s'appuyait lui aussi officiellement sur une légitimité religieuse¹. Le **système politique** russe était tout aussi archaïque. Jusqu'en 1905, la Russie avait vécu sous le régime de la monarchie absolue: le pouvoir du tsar était défini comme illimité et autocratique (c'est-à-dire qu'il n'avait d'autre origine que lui-même — sous-entendu, guidé par Dieu). Le tsar gouvernait par décrets ("oukases" d'après la transcription traditionnelle du mot russe), sans devoir consulter le moindre organisme, élu ou non; il avait pour seules obligations de respecter les lois de succession, en gros la loi salique, et la profession de foi orthodoxe. Les habitants de l'Empire russe n'étaient pas des citoyens mais des sujets.

¹ L'Autriche avait longtemps été un Empire dont la légitimité résidait dans la défense du catholicisme face à l'islam (dans les Balkans) et face au protestantisme, dans le cadre de la contre-réforme. En 1917, cinquante ans après sa transformation en Autriche-Hongrie et alors que les petits États chrétiens se multipliaient dans les Balkans, ce n'étaient plus que des souvenirs, parfois mobilisés par la propagande de Vienne; en réalité, personne ne savait plus très bien ce qui faisait tenir debout cette construction dont l'artificialité était de plus en plus évidente.

Le régime s'appuyait sur un groupe de privilégiés qui n'était pas une élite sociale ni économique (une bourgeoisie) mais une **noblesse**. Cela aussi était hautement archaïque à l'époque de la III^e République française, même s'il ne faut pas oublier qu'en Europe centrale aussi (en Allemagne, en Autriche-Hongrie) la noblesse maintenait d'assez solides positions au sein des élites gouvernantes. Mais il faut faire attention aux réalités que recouvrait en Russie ce terme de "noblesse". La noblesse russe n'était plus depuis longtemps une noblesse féodale et guerrière (les "boyards" avaient été réduits par les tsars aux XVII^e et XVIII^e siècles): c'était une noblesse de cour, une noblesse administrative, une bureaucratie en réalité, inscrite sur des rôles officiels hiérarchisés (avec des grades, comme à l'armée, et un "tableau de rang" qui réglait l'avancement dans les administrations civiles): ce système s'appelle en russe le **tchin**. Bien sûr la haute administration était issue de la noblesse héréditaire, avec ses titres et ses immenses propriétés; mais les échelons inférieurs de la noblesse, non héréditaires, correspondaient plutôt à ce qu'on eût appelé en Europe occidentale une classe moyenne¹ — mais une classe moyenne intellectuelle et administrative, totalement coupée du monde du commerce et des affaires, et qui faisait écran entre le pouvoir et la société. C'était de cette bureaucratie que Nikolai Vassiliévitch Gogol (1809-1852) avait fait la satire dans sa pièce *Le Revizor*, en 1835.

Les tsars gouvernaient de manière autoritaire et brutale: la censure russe était célèbre (notamment le "**caviardage**" de la presse étrangère, c'est-à-dire le passage à l'encre noire des articles qui déplaisaient), et la police secrète, l'**Okhrana**, était redoutée; quant aux bagnes de Sibérie, ancêtres du Goulag, ils ont été décrits par Dostoïevski dans ses *Récits de la maison des morts*, parus en 1862². Certains traits que nous associons au régime communiste étaient déjà présents dans la Russie du XIX^e siècle, comme il est frappant de le constater à la lecture du célèbre récit de voyage du marquis Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*. En voici quelques passages:

« Eh! Qui n'aurait pitié de ce peuple? (...) L'affectation de la résignation me paraît le dernier degré de l'abjection où puisse tomber une nation esclave; la révolte, le désespoir seraient bien plus terribles sans doute, mais moins ignobles; la faiblesse dégradée au point de se refuser jusqu'à la plainte, cette consolation de la brute, la peur calmée par l'excès de la peur; c'est un phénomène moral dont on ne peut être témoin sans verser des larmes de sang » (lettre 9).

« Ici tout souverain est un dieu, toute princesse est une Armide, une Cléopâtre. Le cortège de ces divinités changeantes et immuables se grossit d'un peuple toujours également fidèle, accouru sur leurs pas, à cheval, à pied, en voiture: le prince régnant est toujours à la mode et tout-puissant chez ce peuple. Cependant

¹ Comme en Angleterre, il fallait distinguer la noblesse héréditaire, titrée, et la noblesse viagère (liée à une certaine position dans le *tchin*), dont les échelons les plus élevés avaient droit eux aussi à des titres. Les simples "chevaliers" avaient droit aux privilèges fiscaux et judiciaires de la noblesse, mais n'avaient pas de titre.

² Attention quand même: ces institutions, et les mœurs politiques en général, n'avaient rien à voir en sauvagerie avec celles qui leur ont succédé après 1917; l'échelle de la répression n'était pas du tout la même non plus — celle d'avant 1917 ne touchait que les petites minorités activistes, alors qu'en 1953 le Goulag avait une dizaine de millions de pensionnaires.

ces hommes si soumis ont beau faire et beau dire, leur enthousiasme est contraint: c'est l'amour du troupeau pour le berger qui le nourrit pour le tuer. Un peuple sans liberté a des instincts, il n'a pas de sentiments; ces instincts se manifestent souvent d'une manière importune et peu délicate. Les empereurs de Russie doivent être excédés de soumission: parfois l'encens fatigue l'idole. À la vérité ce culte admet des entractes terribles. **Le gouvernement russe est une monarchie absolue, tempérée par l'assassinat**; or, quand le prince tremble, il ne s'ennuie plus; il vit donc entre la terreur et le dégoût » (lettre 10).

« Il est difficile de nous faire une juste idée de la vraie position de cette classe d'hommes qui n'ont aucun droit reconnu, et qui cependant sont la nation même [les serfs]. Privés de tout par les lois, ils ne sont pas aussi dégradés au moral qu'ils sont socialement avilis; ils ont de l'esprit, quelquefois de la fierté; mais ce qui domine dans leur caractère et dans la conduite de leur vie entière, c'est la ruse. Personne n'a le droit de leur reprocher cette conséquence trop naturelle de leur situation. Ce peuple, toujours en garde contre des maîtres dont il éprouve à chaque instant la mauvaise foi effrontée, compense à force de finesse le manque de probité des seigneurs envers leurs serfs. (...) Affranchissez brutalement de tels hommes, vous mettrez le feu au pays » (lettre 10).

« En Russie le pouvoir tout illimité qu'il est a une peur extrême du blâme, ou seulement de la franchise. Un oppresseur est de tous les hommes celui qui craint le plus la vérité, il n'échappe au ridicule que par la terreur et le mystère, de là il arrive qu'on ne peut parler ici ni des personnes, ni de rien; pas plus *des maladies* dont sont morts les empereurs Pierre III et Paul Ier¹ que des clandestines amours que certains malveillants prêtent à l'empereur régnant » (lettre 10).

« Le régime politique de la Russie ne résisterait pas vingt ans à la libre communication avec l'occident de l'Europe. (...) [À propos du manque d'animation dans les rues de la capitale:] dans les États nouveaux il y a du vide partout, surtout quand leur gouvernement est absolu: l'absence de liberté crée la solitude et répand la tristesse. Il n'y a de peuplés que les pays libres. » (lettre 11).

« Avant ce voyage mes idées sur le despotisme m'avaient été suggérées par l'étude que je m'étais faite des sociétés autrichienne et prussienne. Je ne songeais pas que ces États ne sont despotiques que de nom, et que les mœurs y servent de correctifs aux institutions; je me disais: là, des peuples gouvernés despotiquement me paraissent les plus heureux hommes de la terre; le despotisme mitigé par la douceur des habitudes n'est donc pas une chose aussi détestable que nos philosophes nous le disent; je ne savais pas encore ce que c'est que la rencontre d'un gouvernement absolu et d'une nation d'esclaves. C'est en Russie qu'il faut venir pour voir le résultat de cette terrible combinaison de l'esprit et de la science de l'Europe avec le génie de l'Asie: je la trouve d'autant plus redoutable qu'elle peut durer, parce que l'ambition et la peur, passions qui ailleurs perdent les hommes en les faisant trop parler, engendrent ici le silence. Ce silence violent produit un calme forcé, un ordre apparent plus fort et plus affreux que l'anarchie, parce que, je vous le répète, le malaise qu'il cause paraît éternel. Je n'admets que bien peu d'idées fondamentales en politique, attendu qu'en fait de gouvernement je crois à l'efficacité des circonstances plus qu'à celle des principes; mais mon indifférence ne va pas jusqu'à tolérer des institutions qui me paraissent nécessairement exclure la dignité des caractères. Peut-être qu'une justice indépendante et qu'une aristocratie forte mettraient du calme dans les esprits russes, de l'élévation dans les âmes, du bonheur dans le pays²; mais je ne crois pas

¹ Assassinés en réalité.

² Custine, qui était marquis, dont le père était mort guillotiné et qui avait été élevé dans l'émigration, pensait que le meilleur rempart contre l'autocratie et l'absolutisme était l'existence d'une aristocratie indépendante du pouvoir politique, comme les anciens boyards — ou comme la chevalerie française avant la

que l'Empereur songe à ce moyen d'améliorer la condition de ses peuples: quelque supérieur qu'un homme puisse être, il ne renonce pas volontairement à faire par lui-même le bien d'autrui » (lettre 13).

« Lorsque l'Empereur ouvre librement, en apparence, son palais aux paysans privilégiés, aux bourgeois choisis qu'il admet deux fois l'an à l'honneur de lui faire la cour, il ne dit pas au laboureur, au marchand: "tu es homme comme moi"; mais il dit au grand seigneur: "tu es esclave comme eux; et moi, votre dieu, je plane sur vous tous également". Tel est, toute fiction politique à part, le sens moral de cette fête, et voilà ce qui en gâte le spectacle à mes yeux. Au surplus, j'ai remarqué qu'il plaisait au maître et aux serfs beaucoup plus qu'aux courtisans de profession. Chercher un simulacre de popularité dans l'égalité des autres, c'est un jeu cruel, une plaisanterie de despote qui pouvait éblouir les hommes d'un autre siècle, mais qui ne saurait tromper des peuples parvenus à l'âge de l'expérience et de la réflexion. Ce n'est pas l'empereur Nicolas qui a eu recours à une telle supercherie; mais puisqu'il n'a pas inventé cette puérité politique, il serait digne de lui de l'abolir. Il est vrai que rien ne s'abolit sans péril en Russie; les peuples qui manquent de garantie ne s'appuient que sur les habitudes. L'attachement opiniâtre à la coutume, défendue par l'émeute et le poison, est une des colonnes de la constitution » (lettre 15)

« L'Empereur, moins que personne, est garanti contre le piège des illusions. Rappelez-vous le voyage de Catherine à Cherson: elle traversait des déserts, mais on lui bâtit des lignes de villages à une demi-lieue du chemin par lequel elle passait¹; et comme elle n'allait pas regarder derrière les coulisses de ce théâtre où le tyran jouait le niais, elle crut ses provinces méridionales peuplées, tandis qu'elles restaient frappées d'une stérilité causée par l'oppression de son gouvernement, bien plus encore que par les rigueurs de la nature » (lettre 15).

« Il faut le dire, les Russes de toutes les classes conspirent avec un accord merveilleux à faire triompher chez eux la duplicité. Ils ont une dextérité dans le mensonge, un naturel dans la fausseté dont le succès révolte ma sincérité autant qu'il m'épouvante. Tout ce que j'admire ailleurs, je le hais ici, parce que je le trouve payé trop cher: l'ordre, la patience, le calme, l'élégance, la politesse, le respect, les rapports naturels et moraux qui doivent s'établir entre celui qui conçoit et celui qui exécute, enfin tout ce qui fait le prix, le charme des sociétés bien organisées, tout ce qui donne un sens et un but aux institutions politiques se confond ici dans un seul sentiment, la crainte. En Russie, la crainte remplace, c'est-à-dire paralyse la pensée; ce sentiment, quand il règne seul, ne peut produire que les apparences de la civilisation: n'en déplaise aux législateurs à courte vue, la crainte ne sera jamais l'âme d'une société bien organisée, ce n'est pas l'ordre, c'est le voile du chaos, voilà tout: où la liberté manque, manquent l'âme et la vérité. La Russie est un corps sans vie; un colosse qui subsiste par la tête, mais dont tous les membres, également privés de force, languissent!... (...) Je crois que de toutes les parties de la Terre, la Russie est celle où les hommes ont le moins de bonheur réel. Nous ne sommes pas heureux chez nous, mais nous sentons que le bonheur dépend de nous; chez les Russes, il est impossible. Figurez-vous les passions républicaines (car encore une fois sous l'Empereur de Russie règne l'égalité fictive) bouillonnant dans le silence du despotisme: c'est une combinaison

monarchie absolue. Ce fut avec ce type d'idées qu'un certain nombre de royalistes évoluèrent vers la démocratie par haine du pouvoir absolu et de ses conséquences sociales; je pense en particulier à Georges Bernanos, dont l'argumentaire est très semblable. Custine lui-même revint de Russie farouche adversaire de toute monarchie autocratique!

¹ C'étaient les fameux "**villages Potemkine**", du nom du ministre chargé de l'imposture. À l'époque soviétique, c'étaient les statistiques truquées qui servaient de villages Potemkine; elles l'étaient tant que les dirigeants du pays finirent par les croire.

effrayante, surtout par l'avenir qu'elle présage au monde. (...) C'est donc cette tête sans corps, ce souverain sans peuple qui donne des fêtes populaires. Il me semble qu'avant de faire de la popularité, il faudrait faire un peuple.

À la vérité ce pays se prête merveilleusement à tous les genres de fraude: il existe ailleurs des esclaves, mais pour trouver autant d'esclaves courtisans, c'est en Russie qu'il faut venir. (...) C'est toujours par la dissimulation que la Russie est gouvernée... En ce pays, la tyrannie avouée serait un progrès. Sur ce point, comme sur bien d'autres, les étrangers qui ont décrit la Russie sont d'accord avec les Russes pour tromper le monde. Peut-on être plus traîtreusement complaisants que la plupart de ces écrivains accourus ici de tous les coins d'Europe pour faire de la sensibilité sur la touchante familiarité qui règne entre l'empereur de Russie et son peuple? Le prestige du despotisme serait-il si grand qu'il subjuguât même les simples curieux?

(...) Après tout, quelle est cette foule baptisée peuple, et dont l'Europe se croit obligée de vanter niaisement la respectueuse familiarité en présence de ses souverains? Ne vous y trompez pas: ce sont des esclaves d'esclaves. (...) Une indépendance comme celle des *mugics* de Pétershoff n'inquiète qui que ce soit. Voilà une liberté, une égalité comme il en faut aux despotes! On peut vanter celle-là sans risque: mais conseillez à la Russie une émancipation graduelle, vous verrez ce qu'on vous fera, ce qu'on dira de vous en ce pays. J'entendais hier tous les gens de la cour en passant près de moi vanter la politesse de leurs serfs. "Allez donc donner une fête pareille en France", disaient-ils. J'étais bien tenté de leur répondre: "Pour comparer nos deux peuples, attendez que le vôtre existe" ». (lettre 15).

L'autocratie russe avait dû affronter au XIX^e siècle toutes sortes de défis et d'agressions, mais ne s'était jamais remise en cause. Il y avait eu d'abord le choc de l'invasion française en 1812-1813: pour la première fois, l'ennemi était arrivé jusqu'à Moscou; s'il avait été vaincu, ç'aurait été davantage par le "général Hiver" que par l'armée russe. Douze ans plus tard, la monarchie absolue subit un premier assaut grave: en décembre 1825, un petit groupe d'officiers conspirateurs issus de la plus haute noblesse, inspirés par les idées libérales (venues entre autres par le canal des armées de Napoléon), avait tenté de soulever la garnison de Saint-Pétersbourg au moment de l'avènement de Nicolas I^{er} (1796-1825-1855¹), pour obtenir des réformes politiques. Les "**décabristes**" (ou "décembristes") furent exécutés ou exilés en Sibérie; l'affaire n'aboutit qu'à un durcissement du régime. Puis Nicolas I^{er} dut affronter la guerre de Crimée (1854-1856), qui se solda par une humiliation pour la Russie. Le pays, en proie à des jacqueries, semblait en très grande difficulté.

Le nouvel empereur Alexandre II (1818-1855-1881), qui était monté sur le trône en pleine guerre, se lança dans toute une série de réformes: de l'administration (en 1864), de la justice (la même année), de l'université (en 1863), de l'armée (l'introduction du service militaire date de 1874); mais l'œuvre majeure de son règne fut l'**abolition du servage** en

¹ La deuxième date est celle du début du règne. Pour Nicolas II la troisième date est celle de la fin du règne.

1861¹. Elle s'accompagna d'une réforme agraire modérée: tandis que les nobles gardaient une partie des terres (bien souvent les meilleures), les serfs affranchis devaient en racheter une autre (les paiements devaient s'échelonner sur vingt ans). Cela ne fit que mécontenter les paysans, qui devaient racheter "leur" terre; outre que les prix étaient parfois excessifs, souvent cela aboutit à une réduction de la surface de leur exploitation. De plus Alexandre II refusa toute évolution politique; il fit écraser la révolte polonaise de 1863, née des espoirs soulevés par les réformes. Une opposition politique ultra-radical commença à se développer (j'en traiterai plus bas); finalement le "tsar libérateur" fut assassiné en mars 1881.

Le règne d'Alexandre III (1845-1881-1894) fut marqué à la fois par la répression politique et par un début de décollage économique. Ce fut à lui que l'on dut (en 1883) la création de l'*Okhrana*, conçue comme une "police des esprits"; les autonomies locales furent réduites, il y eut toute une politique de russification des allogènes (voyez au chapitre 5). De cette époque datent aussi les premières mesures antisémites: l'interdiction faite aux Juifs de posséder des terres (en 1882); les *numerus clausus* dans les universités (en 1887). Les premiers pogromes eurent lieu en 1881 dans le bassin du Dniepr². Mais l'on assista à un début d'industrialisation, et corrélativement à l'apparition d'une classe ouvrière; ce fut également sous le règne d'Alexandre III que commencèrent les travaux du Transsibérien (en 1891).

Le tsar **Nicolas II** (1868-1894-1917-1918), qui lui avait succédé, n'était pas une personnalité spécialement brillante; l'impératrice Alix (ou Alexandra) de Hesse, une Allemande, fort imbue d'elle-même et très superstitieuse, n'était guère mieux armée pour affronter les circonstances difficiles que la Russie dut affronter à partir de 1904. On sait en particulier les relations que la famille impériale entretenait avec divers mages et guérisseurs, dont (à partir des années 1900) le prétendu moine sibérien **Raspoutine** (de son vrai nom Grigori Efimovitch Novykh — 1872-1916 —; Raspoutine est un surnom qui signifie "le dépravé"). Appelé à soigner l'hémophilie dont souffrait le tsarévitch Alexis (une maladie incurable à l'époque), il acquit un grand ascendant sur l'Impératrice; il finit par être assassiné en décembre 1916 par des proches du tsar, exaspérés par son influence. Nicolas II était particulièrement attaché à l'autocratie; tout abandon de souveraineté lui apparaissait comme un sacrilège. Or il dut faire face à deux révolutions; la seconde lui coûta son trône et la vie.

¹ Dans certaines régions le servage avait été aboli plus tôt: en 1812-1819 dans les provinces baltes.

² D'autres suivirent dans les années 1900: voyez au chapitre 5. Ce fut aussi en Russie, en 1905, que parut la première édition du pamphlet antisémite le plus célèbre, les *Protocoles des sages de Sion*. Ce document, forgé par l'*Okhrana* à la fin du siècle précédent, faisait état d'une prétendue conférence des leaders du judaïsme mondial complotant de s'emparer des leviers de l'univers sous le couvert de la démocratie. Il s'agissait en réalité d'un démarquage d'un pamphlet français hostile à Napoléon III, *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu*, dû à un fouriériste; ce qui illustre bien la proximité qui existait entre l'antisémitisme anticapitaliste du milieu du XIXe siècle et l'antisémitisme racial du début du XXe (voire entre certaines théories du "complot capitaliste", recyclé plus tard en obsession des "coups tordus" de l'Amérique et de la C.I.A., et les théories du "complot juif"). Dans les années 1920, les *Protocoles* furent largement diffusés, notamment aux États-Unis par Henry Ford, antisémite obsessionnel. Hitler les utilisa aussi. Après-guerre, ce fut avant tout dans les pays arabes (notamment l'Égypte de Nasser) que le texte fut massivement diffusé à visage découvert.

Une première révolution avait ébranlé le régime en 1905 à la suite de l'humiliation de la **guerre contre le Japon**, le premier conflit classique perdu par un peuple européen contre un peuple de couleur (en 1904-1905): sa flotte anéantie, la Russie dut céder Port-Arthur (le port libre qu'elle possédait en concession sur la mer Jaune), le sud de l'île de Sakhaline et l'archipel des Kouriles. De la **révolution de 1905** il faudrait que vous reteniez deux épisodes: le "dimanche rouge" de Saint-Pétersbourg en janvier (il s'agit du massacre, par la troupe, d'une foule venue présenter une pétition au tsar) et la fameuse mutinerie du cuirassé Potemkine, en juin, célébrée par Eisenstein — *et qui n'est donc pas un épisode de la révolution de 1917!* Il y eut aussi des jacqueries d'une extrême violence dans tout le pays, et dans les villes se constituèrent des organes représentant les ouvriers: les soviets¹. Finalement, en octobre, le tsar dut accorder des garanties individuelles à ses sujets, et surtout se résoudre à doter le pays d'une assemblée élue, la douma — ces concessions lui permirent de se débarrasser sans trop de problèmes des révolutionnaires les plus radicaux. Mais la douma, élue (au suffrage universel indirect) selon un système où les électeurs étaient répartis en "curies" de taille très inégale, n'était pas très représentative; de plus le tsar, qui conservait l'initiative des lois, dissolut les deux premières assemblées, trop libérales à son goût; finalement, en 1907, par un coup d'État, il modifia les conditions de suffrage et finit par obtenir une troisième douma à sa botte. Il gouverna à nouveau selon son bon plaisir, sans la moindre concession aux idées modernes. Les opposants modérés étaient désespérés; cela termina de faire le lit des révolutionnaires.

III-La situation économique et sociale.

A) L'industrie et les ouvriers.

« Tu montres un nouveau visage
Un autre rêve m'envahit (...)
Le charbon crie, le ciel scintille
La roche hurle incandescente (...)
Sur la steppe apparaît l'étoile
De cette nouvelle Amérique! »
(Alexandre Blok, 1913)

¹ Voyez une note plus précise à ce sujet au chapitre 2.

La Russie, fort en retard jusqu'à la fin du XIXe siècle, est toujours restée, relativement aux autres grands pays du monde européen, "une puissance pauvre", selon le titre d'un ouvrage publié par G. Sokoloff en 1993: un pays dont l'une des problématiques essentielles a toujours été, même à l'époque de la superpuissance, de rattraper son retard. Mais elle avait connu depuis 1890 environ, notamment sous l'impulsion du ministre Sergueï Iouliévitich de Witte (1849-1915), un spectaculaire **début d'industrialisation**, qui l'avait amenée au rang de cinquième puissance industrielle mondiale en 1914; à cette date, elle était en train de dépasser la France en termes de production industrielle. Les régions concernées étaient surtout celles de Moscou et Saint-Pétersbourg (régions d'industrie légère et d'industries de transformation), Varsovie, l'Oural (la plus ancienne région industrielle de Russie grâce à ses mines de charbon et de fer et à ses rivières, un peu en déclin au début du XXe siècle) et le bassin du Don, qui se trouve aujourd'hui au sud-est de l'Ukraine (on y trouvait des mines de fer et de charbon et de la sidérurgie); il fallait y ajouter l'important gisement pétrolifère de Bakou. Ces industries étaient à l'occasion tout à fait en pointe pour l'époque. De plus en plus, cette industrialisation, au départ impulsée par l'État, faisait appel à des **capitaux étrangers**, en particulier par le biais d'emprunts placés sur les marchés internationaux (notamment en France: c'était une partie des fameux "emprunts russes"¹), et qui servirent notamment à la réalisation du réseau ferroviaire — lequel, à son tour, "tirait" le reste de l'industrie, selon le modèle de développement classique du XIXe siècle. De ce fait, la croissance économique de la Russie se trouvait extrêmement dépendante de ces flux de capitaux qui pariaient sur les immenses opportunités de la Russie et s'interrompaient d'un coup lorsque des crises boursières éclataient en Europe occidentale (comme en 1907), ou lorsque les nouvelles de Russie devenaient inquiétantes (par exemple au moment de la révolution de 1905), puis reprenaient rapidement car il s'agissait de placements extrêmement rentables.

Le développement de l'industrie entraîna une transformation profonde de certaines provinces, avec un développement très rapide des **villes**, dont la population tripla de 1860 à 1914 (cela ne faisait encore que 15% des Russes), et l'apparition d'un prolétariat ouvrier: ce fut le cas notamment à Moscou, et à Saint-Pétersbourg où les usines de machines et de matériels de guerre Poutilov, célèbres pour leur rôle dans le putsch d'octobre 1917, employaient plus de douze mille ouvriers. De manière générale, l'irruption de fragments de monde moderne dans une Russie qui restait pour l'essentiel un pays aux structures sociales et politiques très archaïques, ne pouvait constituer qu'un facteur de déséquilibre; tout particulièrement dans la mesure où une partie des nouveaux riches de l'industrialisation étaient des Juifs ou des vieux-croyants², communautés fort méprisées. De plus, une bonne

¹ La majorité étaient toutefois des emprunts d'État. Voyez le cours sur la France, au chapitre 8.

² Les **vieux-croyants** étaient des orthodoxes traditionalistes qui, au XVIIe siècle, avaient refusé des réformes religieuses, ce qui avait provoqué une rupture avec le patriarcat de Moscou en 1666-1667. Tenus pour hérétiques, ils furent pourchassés notamment par Pierre le Grand; au XIXe siècle ils étaient tolérés à condition de rester discrets. Il y en avait environ onze millions vers 1910; c'était, après l'orthodoxie, la seconde religion de l'Empire russe. Certains étaient bien intégrés à la société, où on les respectait pour leur vie exemplaire (ainsi ils

partie des produits de l'industrie russe prenait le chemin de l'étranger, car la population était trop pauvre pour les acheter; très peu de Russes étaient des consommateurs au sens moderne du mot (ceux-là, du reste, avaient tendance à consommer beaucoup de biens importés). Un tel tableau rappelle fortement les pays "émergents" d'aujourd'hui, par exemple le Brésil: une grande puissance industrielle très dépendante de l'extérieur où coexistent secteurs de pointe et secteurs très archaïques, le tout sous la houlette d'un État inefficace et mal géré; où la population semble ne guère profiter d'un développement "extraverti", c'est-à-dire tourné davantage vers l'insertion dans l'économie mondiale que vers la satisfaction des besoins de la population.¹

L'industrialisation avait donc amené l'apparition d'un **prolétariat ouvrier**. Il était évidemment de taille réduite: en 1914 la Russie ne comptait que neuf millions de salariés du secteur privé, y compris ceux du commerce, dont deux millions et demi à trois millions d'ouvriers à proprement parler (à emploi fixe), soit 3% de la population active. Bien plus nombreux que les ouvriers étaient les artisans et même les domestiques; mais la classe ouvrière était en expansion rapide. En réalité, les effectifs de cette classe étaient fluctuants: certains retournaient au village une partie de l'année; à la campagne, il y avait d'ailleurs d'anciennes traditions de travail artisanal ou industriel à la maison durant les mois d'hiver. Un tiers des ouvriers russes travaillaient toute l'année à la campagne, pour être plus près de leurs exploitations en cas de chômage, et aussi parce que le gouvernement décourageait la concentration du prolétariat dans les villes. Au total le monde ouvrier en Russie était encore très lié au monde rural, sauf à Moscou, à Varsovie et à Saint-Pétersbourg; en revanche, il n'avait que peu de liens avec la vieille classe artisanale. Pour l'historien Richard Pipes, « les

ne buvaient pas d'alcool); d'autres développèrent des comportements fort sectaires, un peu du type de ceux des mennonites et autres amishs (ceux-là sont des protestants), qui poussèrent les plus exaltés à se châtrer pour éviter les tentations de la chair, ou bien à s'enfoncer dans la taïga au moment de la révolution... On en a retrouvé à la fin des années 1980 qui n'avaient eu aucun contact avec le monde extérieur depuis des décennies! Le personnage de Raskolnikov, dans *Crime et châtiment*, porte un nom qui fait allusion aux vieux-croyants (*raskol* veut dire "schisme"); Dostoïevski, fasciné par les *raskolniki*, a écrit qu'ils formaient « le type même du futur homme russe ».

N.B. Il y avait aussi d'autres "sectes" (j'emploie ce vocable affreux et insultant à défaut d'un autre, pour désigner les religions sans statut officiel), dont les tolstoïens, inspirés par la philosophie du grand romancier, très pacifistes (eux-mêmes se considèrent comme des athées); des protestants, notamment des baptistes et des mennonites; et aussi des témoins de Jéhovah.

¹ Même si l'on peut soutenir que l'insertion dans l'économie mondiale est la seule manière d'enrichir un pays, et donc, à terme, sa population. Les modèles de développement "introvertis", qui se donnaient pour but d'inverser les priorités, ont tous lamentablement échoué (au Brésil notamment dans les années 1930 à 1970). L'expérience soviétique peut être analysée, d'un strict point de vue économique, comme une expérience extrémiste de développement introverti, refusant la logique des rapports économiques mondiaux et plaçant des objectifs sociaux immédiats avant la recherche d'un développement économique harmonieux à long terme.

N.B. Il n'y a rien de surprenant à ce que la révolution ait éclaté dans un pays en voie de développement accéléré: dans les pays très pauvres les gens sont trop occupés à survivre pour se révolter (comme dans la Russie d'aujourd'hui); dans les pays qui ne se développent pas, les structures sociales traditionnelles ont tendance à se momifier, ce qui les rend difficiles à bousculer, tandis que dans les pays en voie de développement se produisent forcément des bouleversements sociaux propices, entre autres, à un recul des formes traditionnelles d'autorité. Par ailleurs, c'est toujours au début du *take-off* que les inégalités sociales sont les plus importantes: la première génération d'ouvriers est toujours sacrifiée.

ouvriers du secteur industriel russe formaient, à de rares exceptions près, une branche de la paysannerie plutôt qu'un groupe social distinct ». Les ouvriers russes étaient très peu qualifiés (à l'exception d'une petite "élite", par exemple aux usines Poutilov où l'on était fier de son savoir-faire). Enfin les différents noyaux ouvriers urbains étaient très éloignés les uns des autres, et n'avaient guère de rapports entre eux.

Les **conditions de travail** des ouvriers russes étaient des plus dures: douze à quatorze heures de travail par jour, des salaires misérables, des logements répugnants (dans le bassin du Don c'étaient parfois des trous creusés dans la terre et recouverts d'une vague toit de planches); des accidents du travail extrêmement fréquents. La législation du travail était presque inexistante, et de toute façon mal appliquée: le gouvernement, dans la tradition légitimiste (comme on eût dit en France), comptait sur le paternalisme des employeurs. Les syndicats étaient interdits, à l'exception de syndicats officiels fomentés par le gouvernement (les "syndicats Zoubatov"). Les ouvriers semblaient constituer une masse amorphe, inorganisée. Pourtant les **grèves** et autres actions revendicatives s'étaient multipliées depuis la fin des années 1880; mais le niveau de "conscience de classe" et la "maturité politique" du prolétariat russe (pour employer le vocabulaire des socialistes) restaient très bas, surtout en comparaison des ouvriers allemands ou britanniques, malgré ce qu'en a dit plus tard la propagande bolchevique (à l'exception, ici aussi, d'une poignée d'entreprises, dont les usines Poutilov où régnait une mentalité "prolétarienne"). En réalité, les grèves relevaient plutôt du registre de la protestation spontanée, dans la tradition (aussi ancienne que la Russie) des jacqueries paysannes. En particulier, il faut souligner que les contacts étaient très réduits entre le monde ouvrier et les groupuscules de révolutionnaires professionnels, issus pour l'essentiel des classes moyennes et même parfois de la noblesse héréditaire.

B) Le monde des campagnes.

Ce développement industriel limité à quelques régions de l'Empire contrastait spectaculairement avec le **retard** du reste du pays et notamment **des campagnes**, malgré le pas décisif qu'avait constitué l'abolition du servage en 1861. Les campagnes russes avaient encore des structures presque médiévales, avec d'immenses propriétés nobiliaires organisées autour de somptueuses résidences d'été (il y en a une excellente description dans l'extraordinaire autobiographie de Vladimir Nabokov¹, *Autres rivages*, dont la version

¹ Vladimir Vladimirovitch Nabokov (1899-1977) est né en Russie dans une famille de la très haute noblesse; il dut quitter son pays à la révolution, et finit par se fixer aux États-Unis en 1940. Ses premières œuvres ont été écrites en russe, mais à partir de 1941 il passa à l'anglais — voyez le cours sur les États-Unis, au chapitre 4.

définitive est parue aux États-Unis, en anglais, en 1966), et qui employaient des milliers de paysans; ceux-ci, 80 à 85% de la population (comme en France en 1789), n'avaient pas vu leur sort s'améliorer sensiblement depuis l'abolition du servage: ils devaient louer des terres seigneuriales pour des loyers souvent très élevés, leurs parcelles ne suffisant pas à les nourrir. Leur niveau de vie restait très bas; malgré tout, il augmentait (de 17% entre 1900 et 1913, paraît-il), mais pas assez vite au goût des intéressés — et puis, nous allons le voir, cette augmentation bénéficia essentiellement à une minorité.

Le **niveau technique** de l'agriculture russe était très bas, la **productivité** désastreuse (les rendements étaient les plus bas d'Europe), à cause du climat, mais aussi pour des raisons économiques: les paysans russes étaient trop pauvres pour pouvoir se payer du matériel agricole moderne et se trouvaient condamnés à des techniques archaïques (ainsi, faute de chevaux pour le labour et d'engrais, la jachère morte était encore couramment pratiquée, c'est-à-dire qu'une année sur trois ou quatre, à tour de rôle selon les parcelles, on ne cultivait pas du tout la terre¹); de plus, comme l'immense majorité des Russes, c'est-à-dire eux-mêmes, ne consommaient pratiquement rien d'autre que leur propre production, il n'y avait pas de demande. Enfin il ne fallait pas trop compter sur les exportations pour tirer la croissance agricole en ces temps de protectionnisme triomphant; lequel d'ailleurs ne parvenait pas à empêcher la concurrence du blé américain — les prix du blé baissaient dans les villes russes. De toute façon, ça n'était pas pour les petits paysans; mais 20% de la production de blé, essentiellement en provenance de moyennes et grosses exploitations, prenait le chemin de l'étranger, où il existait une demande solvable inconnue en Russie, alors que régulièrement (en 1901 par exemple) des famines ravageaient une partie du pays; bien entendu, le gouvernement ne faisait rien contre cette situation (il n'y avait notamment aucune politique de stockage). Une situation qui rappelle fortement le Brésil d'aujourd'hui... Le **manque de terre** se faisait criant du fait de la très forte croissance de la population rurale: elle augmenta de 65% en quarante ans. La **pression fiscale** était très forte sur la paysannerie.

De plus, le paysan, le *moujik* (le "petit homme"), n'était pas libre de ses activités. En effet, les traditions collectives étaient restées très fortes depuis le Moyen Âge dans les campagnes russes. Le village russe formait un monde autosuffisant mais étouffant, où l'horizon ne dépassait pas les frontières du canton; un monde très peu occidentalisé avec son autonomie de coutumes, de dialecte même. L'unité de production de base était non pas l'individu mais la famille (élargie). Surtout **la communauté paysanne**, la "commune" (*mir* ou *obchtchina* — le mot *mir* signifie aussi "monde" et "paix"), **détenait des pouvoirs étendus, voire étouffants**. Le plus souvent le *mir* correspondait à un village, mais les paysans sans terre et les non-paysans en étaient exclus. C'était une institution officiellement

¹ En Occident, il y avait longtemps qu'on cultivait sur les jachères des plantes fourragères, qui utilisent d'autres ressources du sol: par exemple de la luzerne.

reconnue, dotée de pouvoirs juridiques et même policiers. La propriété paysanne de la terre était chose rare: dans la plupart des villages, tout ce qui n'appartenait pas au seigneur appartenait au *mir*, c'était le *mir* qui redistribuait périodiquement les parcelles entre ses membres, par exemple lorsqu'une famille s'éteignait ou déménageait — et il y avait des révisions générales tous les dix, douze ou quinze ans pour tenir compte de l'évolution de la taille des foyers. En d'autres termes, nul, en plantant un arbre, n'était assuré d'en récolter les fruits: personne donc ne faisait d'investissements à long terme, et tous finalement en souffraient. C'était le *mir* aussi qui fixait le calendrier agricole et la rotation des assolements; c'était lui qui payait les impôts pour l'ensemble de ses membres, c'était lui enfin qui délivrait les passeports intérieurs qui permettaient de quitter le village.

Il existait déjà cependant des paysans indépendants, les fameux *koulaks*. Un peu partout, certains s'étaient mis à racheter des terres et du matériel et à prendre des employés, ils étaient entrés dans une économie moderne, monétaire et individualiste. Mais ils étaient fort mal vus, voire haïs, et leur succès n'était pas tenu pour légitime: dans ces campagnes où l'esprit communautaire était encore très fort, où l'argent ne pénétrait peu à peu qu'en liaison avec diverses désagréables obligations (il fallait s'en procurer pour les impôts, pour payer les baux, de plus en plus pour acheter quelques maigres produits manufacturés, davantage signes de dépendance croissante de l'économie urbaine que d'enrichissement), ils étaient tenus pour des traîtres à la communauté, et ses fossoyeurs (effectivement, ils n'accomplissaient aucune des tâches collectives que la communauté imposait à ses membres, rechignaient à laisser les enfants et le bétail des autres paysans glaner et divaguer sur leurs chaumes après la récolte, etc.). Le paysan russe ordinaire était tout à fait hostile à l'idée de propriété individuelle, qui lui semblait représenter la fin de cet égalitarisme rural auquel il était si attaché, car il lui garantissait un minimum vital: le *mir* assurait un minimum de solidarité en cas d'aléa climatique ou autre, et défendait les paysans contre les pressions que les grands propriétaires exerçaient sur leurs terres. Personne ne comprenait que ce minimum vital accordé à tous au détriment du dynamisme économique était en réalité la cause profonde du retard et de la pauvreté générales; en revanche, tout le monde saisissait très bien que toute modification des structures existantes risquait d'entraîner un redoublement de misère pour les moins chanceux ou les moins dynamiques. Par ailleurs, les *koulaks* prêtaient de l'argent (avec les Juifs ils étaient les seuls à pouvoir le faire: il n'y avait aucun réseau bancaire dans les campagnes), ce qui n'améliorait pas leur popularité. Bref, un début de modernisation de l'économie rurale n'avait abouti, pour l'instant, qu'à **une crise profonde**: l'harmonie interne des communautés rurales, si tant est qu'elle eût jamais existé ailleurs que dans les fantasmes des réactionnaires, était morte.

La haine des paysans visait aussi, mais en revanche n'était pas nouveau, les propriétés nobiliaires, par ailleurs de moins en moins productives dans la mesure où les capitaux les

plus actifs s'étaient depuis longtemps détournés vers l'industrie. Aux actes de violence localisés (du braconnage, des occupations de terres seigneuriales) s'ajoutaient périodiquement de grandes **jacqueries** qui dévastaient des régions entières du pays; celles de 1905 furent parmi les plus terribles de toute l'Histoire de la Russie.

Les campagnes russes avaient avec les autorités **des rapports de type colonial**: une fois que la commune avait versé l'impôt (le "tribut"?), éventuellement fourni les soldats demandés, on la laissait tranquille. En temps normal, les paysans respectaient ces autorités qui leur étaient extérieures, accomplissaient ces devoirs en échange desquels on ne leur donnait rien, ne remettaient pas en cause la domination de l'"autre monde", celui des seigneurs et de la ville, avec lesquels les seuls rapports qu'ils avaient étaient d'exploitation: évidemment, toute ascension sociale massive à partir de la paysannerie, sur le modèle de la IIIe République française, était hors de question. Le Tsar était adoré dans les campagnes, perçu plus comme une sorte de Pape que comme un souverain séculier; en revanche, la paysannerie russe se caractérisait par son absence totale de loyauté envers l'État et les institutions. Le fond de la mentalité paysanne russe, c'était une espèce d'"**anarchisme primitif**" hérité des temps de la résistance aux Mongols au fin fond des forêts, puis des grands mouvements de colonisation de la fin du Moyen Âge (vers la moyenne Volga et l'Oural, puis vers la mer Noire et la Sibérie). On le vit bien lors de la première guerre mondiale: en 1914, les paysans russes allèrent au front parce qu'il le fallait bien; dès que l'autorité s'affaiblit au printemps 1917, ils désertèrent en masse.

Pourquoi cette attitude? On n'avait jamais gouverné les *moujiks* qu'au moyen du *knout*; **toute autorité avait toujours été une nuisance**. De plus, il n'existait dans les campagnes russes aucune de ces institutions qui ailleurs en Europe avaient commencé depuis longtemps à extraire les paysans de leur isolement. Je l'ai dit, la propriété privée et le marché (qui vont ensemble) étaient très peu développés; avec eux, les contacts avec l'extérieur. Il y avait **peu d'écoles**: il n'existait aucun système d'enseignement obligatoire, même au niveau de l'instruction élémentaire. En 1901, seuls quatre millions et demi d'enfants sur vingt-trois étaient scolarisés en Russie — la situation était un peu meilleure dans les marges occidentales (non russes) de l'Empire, notamment dans les provinces baltes et en Finlande où presque tout le monde était alphabétisé. Malgré tout, en 1913 68% des appelés savaient lire, ou plutôt déclaraient savoir lire — il faut dire que cela valait diminution du temps de service militaire. Les **notables ruraux** étaient absentéistes, notamment les nobles qui ne passaient qu'une partie de l'année à la campagne; ils n'avaient aucun contact, aucune influence sur les paysans. Très peu d'idées circulaient de la ville à la campagne... L'**Église** orthodoxe, qui avait environ quatre-vingt-cinq millions de fidèles vers 1910, avait atteint le dernier degré de la sclérose, en bonne partie à cause de sa très ancienne subordination au pouvoir (depuis 1721 il n'y avait plus de patriarche de Moscou, mais un Saint-Synode présidé par un Procureur général

nommé par le Tsar) : les cent dix mille popes, pour la plupart ivrognes, ignares et scandaleux, n'étaient pas respectés — on faisait appel à eux pour le rite, le « commerce des sacrements au gros et au détail » (Pipes), et pour diverses pratiques magiques; en revanche, leur rôle culturel était nul. Ils n'enseignaient que le rudiment. Enfin il n'y avait aucun débat, aucune **vie politique** moderne du type de celle qui s'était développée dans les campagnes françaises à partir de la monarchie de Juillet¹.

Les gouvernements étaient attachés au *mir* en tant que facteur de stabilité sociale dans les campagnes, et aussi en tant qu'institution "russe" et "traditionnelle", rempart contre le monde moderne détesté. En 1893, une loi durcit encore les pouvoirs policiers de la commune (dans le but de stopper l'exode rural: le régime avait la hantise du "cancer du prolétariat") ainsi que les conditions d'accès à la propriété individuelle. Pourtant, dans les années 1900, certains commencèrent à prendre conscience de l'existence d'une crise, et donc de la nécessité de réformes. Le comte Piotr Arkadiévitch **Stolypine** (1862-1911), premier ministre conservateur mais "éclairé" de 1907 à sa mort, tenta d'encourager l'agriculture privée et de l'aider à se moderniser: pour lui, il fallait permettre « aux forts et aux entreprenants » d'évincer « les paresseux et les ivrognes ». Stolypine voulait aussi promouvoir l'alphabétisation des masses, et encourager une industrialisation moins dépendante des marchés extérieurs en améliorant le niveau de vie des Russes, ce qui passait de toute façon par des réformes agricoles.

Plusieurs lois visèrent au démantèlement des communes les plus inefficaces, les plus mal gérées; les paysans qui le souhaitaient purent quitter le *mir* et celui-ci devait leur rétrocéder des terres (en général il choisit les plus mauvaises). Deux millions et demi de familles en profitèrent, et 15% des terres furent "libérées". Les paysans individuels furent autorisés à enclore leurs propriétés, ce qui fit scandale, car cela allait à rebours de toutes les traditions. De plus l'État se lança dans une politique systématique d'achat de terres nobiliaires mal mises en valeur qu'il revendit ensuite à bas prix; il encouragea l'émigration en Sibérie, sans grand succès. Mais Stolypine, très impopulaire, fut en butte à l'hostilité des plus conservateurs; il commit aussi des erreurs (il n'eut pas de politique ouvrière); par ailleurs il adhéra aux thèses du nationalisme russe le plus extrême. Il fut finalement assassiné à Kiev en septembre 1911, par un révolutionnaire manipulé par la police politique. En 1917, à la faveur des grands bouleversements agraires du printemps et de l'été, la plupart des *koulaks* et des nobles furent expulsés ou liquidés, les paysans se répartirent leurs terres et la commune reprit le dessus à peu près partout. Pour l'écrivain Alexandre Soljenitsyne, qui a mené une longue

¹ Voyez plus bas la note sur l'ouvrage de Maurice Agulhon: *La République au village*.

réflexion sur ce sujet¹, l'expérience Stolypine représentait la seule chance pour la Russie de se moderniser et d'éviter la Révolution.

IV-La Russie dans le concert des nations.

De par sa taille et ses potentialités économiques, de par son importance géopolitique (et une politique extérieure très active notamment dans les Balkans, dans le Caucase, en Asie centrale et en Extrême-Orient), mais aussi de par son développement économique accéléré, **la Russie avant 1917 était un membre de plein droit du "concert des nations"** (réduit à l'Europe à l'époque). Ce n'était pas du tout, comme la Chine, un Empire archaïque et barbare que l'on méprisait et que l'on ne prenait guère de gants pour essayer de démembrer. D'ailleurs le Tsar était un monarque chrétien, d'une dynastie plus ancienne que la famille royale d'Angleterre; il était apparenté à tout ce que le vieux continent comptait de têtes couronnées. La Russie était donc traitée comme un pays européen de plein droit, et un pays important: son armée était la plus nombreuse d'Europe. Une image plus négative de la Russie, "colosse aux pieds d'argile", avait commencé à se répandre après la défaite contre le Japon et la révolution de 1905, mais jusqu'à la première guerre mondiale l'on mesurait mal la faiblesse réelle du pays: l'on tenait l'Empire ottoman, voire même l'Autriche-Hongrie, pour des pays encore bien plus fragiles. En revanche, l'image d'une Russie conquérante et incontrôlable, cette image de l'"ours russe" qui a été si prégnante entre 1945 et 1990, n'était pas d'actualité: la Russie, qui tenait la rive orientale de la Baltique et la Pologne centrale, s'en contentait et ne menaçait plus de s'étendre vers l'ouest — quant à ce qui se passait en Asie ou dans le Caucase, c'était du domaine de l'expansion coloniale, et les autres Européens trouvaient cela tout à fait normal.

En revanche, l'on insistait beaucoup sur le caractère "non européen" des institutions russes, volontiers assimilé à un héritage des temps de la domination mongole, et sur le retard culturel de la population; l'on moquait les efforts des plus riches de ces semi-Barbares "asiatiques" pour s'"occidentaliser", sans y parvenir plus que superficiellement selon certains, trop bien et moyennant une coupure radicale avec le pays "profond" selon d'autres. Le mode de vie de la noblesse russe laissait les Européens perplexes, à la fois par son caractère ostentatoire et parce que c'était de loin la classe dirigeante la moins "nationale" de toute l'Europe: elle avait des liens très forts avec la noblesse allemande (en fait, elle était en partie allemande, notamment la famille impériale); elle passait une bonne partie de son temps en Allemagne, en Italie ou sur la côte d'Azur; dans les palais russes on parlait plus volontiers

¹ Dans *Août quatorze*, roman (?) paru sous sa forme définitive en 1983, aux pages 556 à 628.

allemand ou français que russe (voyez absolument l'inénarrable portrait d'une gouvernante française, Mademoiselle O, dans *Autres rivages*). Le nom même de la capitale était allemand!¹. La Russie était évidemment détestée de tout ce que l'Europe comptait de libéraux, de socialistes et de nationalistes — sauf, pour cette dernière catégorie, en France où la souffrance des peuples allogènes laissait de marbre la IIIe République jacobine, et où on retenait essentiellement de la Russie l'image d'une alliée précieuse contre l'Allemagne.

En effet, depuis les années 1890 la Russie s'était pleinement intégrée au système des alliances; elle avait ainsi récupéré dans le concert diplomatique européen une place privilégiée, datant de l'époque des guerres contre la France puis de la Sainte-Alliance (en 1815), que la guerre de Crimée, puis les progrès des nationalismes lui avait fait perdre un moment. L'**alliance franco-russe** datait de 1891²; c'était certes une idylle contre nature avec la seule République du continent, mais la diplomatie n'a jamais été affaire de principes; ce n'était pas aux successeurs des princes de Moscou, anciens collecteurs de tributs pour le compte des Mongols, qu'on allait l'apprendre. Un **rapprochement avec le Royaume-Uni** avait suivi dans les années 1900, malgré un contentieux notable sur les Détroits (les Britanniques n'avaient pas l'intention de renoncer à leur maîtrise de la Méditerranée).

Dans les Balkans et dans le Caucase, la Russie tentait avant tout de profiter de l'affaiblissement de l'Empire ottoman pour avancer vers le sud et notamment se rapprocher des Détroits. Dans le **Caucase** elle s'appuyait essentiellement sur les Arméniens (une minorité monophysite³ essentiellement installée dans l'Empire ottoman, ouvertement soutenue par la Russie qui tenait la région d'Erevan — l'extrême nord de la zone de peuplement arménien); dans les **Balkans**, sur la Serbie et la Bulgarie, pays dont la nationalité titulaire était serbe et orthodoxe; elle se proclamait la protectrice des orthodoxes et des Slaves⁴. En revanche la Grèce, orthodoxe et en lutte séculaire avec l'Empire ottoman dont elle annexait un nouveau morceau tous les quinze ans, était plutôt une cliente de la Grande-Bretagne; et la Roumanie, tout aussi orthodoxe, avait des relations tendues avec la Russie où vivaient de nombreux Roumains, et qui avait des velléités de l'annexer sur la route des Détroits; nation latine, elle jouait plutôt la carte française. Tout cela n'avait rien pour

¹ Il fallut la débaptiser promptement en 1914, et la rebaptiser Pétrograd — ce qui n'était rien d'autre qu'une traduction à laquelle on eût pu songer plus tôt. Mais *Sankt-Peterburg* sonnait tellement européen, tellement moderne! Après l'intermède "Léningrad", qui a commencé en 1924, la ville a d'ailleurs retrouvé son nom allemand en 1991. Les Russes ordinaires utilisent le plus souvent l'abréviation "Piter".

² Voyez le cours sur la France, au chapitre 6.

³ Sur les monophysites, voyez le cours de Relations internationales, à la fiche A3. Attention: les Arméniens ne sont pas des orthodoxes au sens que l'on donne en France à ce mot, même s'ils utilisent eux aussi cet adjectif pour se désigner (cela veut tout simplement dire que les uns et les autres considèrent pratiquer la vraie foi!); mais malgré des différences dogmatiques capitales, ils sont considérés par les orthodoxes de Russie comme proches d'eux, ne serait-ce que parce qu'ils n'aiment guère le Pape. Et puis, dans ces régions l'on serre les rangs face à l'islam...

⁴ Cet argumentaire avait un certain succès dans les Balkans où l'essentiel était la lutte contre les Turcs musulmans; en revanche il n'en avait jamais eu aucun parmi les Polonais, peuple viscéralement catholique et vieille nation humiliée d'être soumise aux Barbares de l'est.

spécialement enthousiasmer l'**Autriche-Hongrie**, aux prises avec les revendications des Polonais, Tchèques, Slovaques, Slovènes et Croates (slaves mais non orthodoxes), des Roumains (orthodoxes mais non slaves), des Serbes et des Ukrainiens (slaves et orthodoxes)¹; elle était alliée à l'Empire ottoman, et bien sûr à l'Allemagne, et jouait un jeu périlleux consistant à soutenir tout ce que l'ouest de la Russie pouvait abriter de nationalistes, notamment en Ukraine centrale et orientale et en Pologne centrale, même si cela ne pouvait pas ne pas avoir de répercussions sur l'humeur des habitants de l'Ukraine occidentale et de la Pologne méridionale, régions autrichiennes.

Si **les relations** étaient franchement exécrables avec la double monarchie de Vienne, en revanche elles **étaient** plus **ambiguës avec l'Allemagne**. Le *Reich* était à la fois un membre de l'alliance adverse et un pays qui avait en Russie une énorme influence, à la fois économique et culturelle; beaucoup d'yeux en Russie étaient tournés vers l'Allemagne, cœur de l'Europe bien plus que le Royaume-Uni ou la France si l'on se plaçait du point de vue de Saint-Pétersbourg. Quant à l'intérêt de l'Allemagne pour la Russie, il était ancien, et d'un tout autre ordre. Depuis le Moyen Âge, le surplus de population germanique s'était toujours déversé vers l'est, sur des terres peuplées de Slaves que l'Allemagne avait lentement assimilées (ce processus s'appelle le *Drang nach Osten*). À la fin du XIXe siècle l'Allemagne considérait la Russie comme un réservoir d'hommes et de matières premières à sa porte pour son industrie, l'arrière-pays qui manquait au *Reich* enclavé au cœur de l'Europe. Certains allaient jusqu'à dire que l'Allemagne ayant largement manqué la ruée coloniale, la Russie était sa colonie naturelle, son nécessaire "espace vital" disait-on à l'occasion. Des Allemands n'avaient-ils pas déjà une fois colonisé la Russie (une référence aux Varègues, ces Vikings qui fondèrent à Kiev du premier État russe²)? Cela dit, on ne savait pas très bien en Allemagne s'il fallait favoriser une politique d'entente avec la Russie, dans le but de faire passer celle-ci (comme l'Autriche-Hongrie) dans la sphère des intérêts allemands, ou s'il fallait jouer l'affrontement, l'effondrement du régime tsariste (qui se traduirait certainement par l'apparition entre Allemagne et Russie d'une série de petits pays faciles à satelliser). Nous verrons que ces hésitations jouèrent un rôle essentiel en 1917-1918.

La confusion qui existait dans les rapports entre la Russie et l'Allemagne était symptomatique des difficultés qu'avait la Russie à se percevoir par rapport aux autres pays d'Europe. Il existait sur ce point deux grands courants de pensée. Les **slavophiles** insistaient

¹ Le combat des Serbes et des Croates était alors en partie commun: certains d'entre eux rêvaient d'une Yougoslavie qui les aurait rassemblés... La situation était d'une extrême complexité: en relisant attentivement ce paragraphe, vous pourrez constater que tous les renversements d'alliances étaient possibles! En 1914, la Bulgarie combattit finalement du côté des Empires centraux, en revanche la Roumanie finit par se ranger dans le camp russe, qui était aussi le camp français.

² En fait, le mot même de "Russes" désignait à l'origine ces envahisseurs, exactement comme le mot "France" vient des Francs, envahisseurs qui fondèrent le premier État post-romain dans la région.

sur la grandeur de la Russie, sur son prestige (religieux notamment: sur la mission impériale de la Russie, voyez au chapitre 5), et sur la supériorité des valeurs russes traditionnelles par rapport à l'Occident décadent, rongé par les miasmes de la sécularisation, de l'individualisme et de la démocratie¹. Très puissant à la Cour et dans l'administration, mais aussi dans les milieux culturels (Dostoïevski était un slavophile typique), ce courant insistait sur la nécessité de tenir les Russes et la Russie à l'abri des mauvaises influences. C'était dans ces milieux, évidemment, que l'on trouvait les thuriféraires les plus acharnés de l'absolutisme, mais aussi, paradoxalement, les partisans d'une politique extérieure active, destinée à faire de Saint-Pétersbourg (héritière de Moscou, "la troisième Rome" selon les prétentions des Tsars à l'époque moderne), la protectrice de tous les orthodoxes — ou de tous les Slaves, selon une version modernisée de cette idéologie. Les courants **occidentalistes** étaient très forts également, depuis Pierre le Grand (qui avait fondé Saint-Pétersbourg). Pour eux, la Russie devait tourner le dos à sa barbarie, à l'héritage "asiatique" hérité des Mongols, pour se mettre à l'école de l'Occident, pour essayer de le "rattraper", peut-être de s'y "intégrer" — mais Alain Besançon évoque plutôt une « imitation belliqueuse des formes extérieures, afin de ne rien concéder sur l'essence intérieure ». Cette volonté d'occidentalisation pouvait inclure également un programme d'expansion territoriale destiné à désenclaver la Russie...²

¹ Au début de son livre: *La faucille et le rouble: la modernisation conservatrice en U.R.S.S.*, l'historien russe Anatoli Vichnevski analyse finement ces réticences. Il souligne qu'une société traditionnelle à dominante rurale est en elle-même fatalement plus primitive et moins complexe qu'une société individualiste moderne à dominante citadine: la société traditionnelle est faite pour ne pas bouger (« même si la hiérarchie sociale qui lui est propre peut être compliquée, l'homme y occupe une place bien déterminée en tant que pièce détachée plus ou moins importante d'une machine sociale construite une fois pour toutes; lui-même n'est envisagé que comme quelque chose de très simple, intérieurement non différencié, comme partie élémentaire, atome indivisible de la société »); au contraire, la société moderne est complexe parce qu'elle intègre le changement, si rapide a-t-il été ces deux cent dernières années; elle intègre aussi la complexité de l'être humain, le fait qu'il puisse changer, c'est-à-dire sa liberté. « La diversité immuable d'un hasard unique [a fait] place à la diversité mobile d'un choix permanent ». Or les traditionalistes du XIXe siècle et du début du XXe, notamment les slavophiles, avaient exactement le sentiment inverse: « il pou[vait] sembler à beaucoup (...) que la société, loin de devenir plus complexe, se simplifi[ait], qu'elle ne se développ[ait] pas mais se dégrad[ait]. La "complexité florissante" de l'époque de l'aristocratie féodale, de la chevalerie, des états, des monastères, des corporations, [était] reléguée au passé ». Et Vichnevski de citer un certain Konstantin Léontiev (les coupures sont de lui): « le processus libéral et égalitaire est l'antithèse du processus de développement. (...) Le progrès (...), combattant tout despotisme, états, corporations, monastères, et même richesse, etc., n'est rien d'autre (...) qu'un processus de destruction de toutes les particularités qui étaient organiquement propres au corps social. (...) L'Europe se nivelle peu à peu (...). Elle tend (...) vers l'idéal d'une simplification uniforme ».

² Voyez, sur l'opposition des slavophiles et des occidentalistes, le chapitre 4 des *Origines intellectuelles du léninisme* d'Alain Besançon. Ces deux perceptions opposées du rapport au monde de la Russie se retrouvèrent évidemment après 1917; j'y reviendrai notamment dans le chapitre 6. On a pu interpréter l'expérience bolchevique comme une nouvelle tentative de tourner le dos au passé russe pour moderniser et occidentaliser le pays à marche forcée, à l'aide d'une idéologie importée d'Allemagne. Mais on peut aussi souligner que le communisme, à partir du moment où il s'est "incarné" en Russie, a provoqué un regain du messianisme russe, qui prit en 1917 une dimension mondiale; qu'il n'y a rien eu de plus spécifiquement russe que les formes que prit en U.R.S.S. l'idéologie marxiste, et que les continuités furent plus nombreuses que les ruptures entre l'époque des Tsars et celle du communisme (c'est ce que suggère le choix que j'ai fait de citations de Custine). Quant à l'isolement forcé auquel les Russes se sont trouvés soumis... le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas cessé en 1917!

V-Les oppositions.

A) Caractères généraux: l'intelligentsia¹

Le mécontentement en Russie était à peu près **général**, mais il **ne suffisait pas à provoquer des révolutions**, tout au plus des révoltes². Les 80 à 85% de moujiks étaient bien incapables d'autre chose que des jacqueries sans espoir, qui ravageaient des provinces entières mais ne menaçaient pas le pouvoir (les révoltés n'avaient aucun programme: après avoir brûlé les châteaux, ils attendaient la répression, saouls comme des grives). La bourgeoisie commerçante pliait le dos en essayant d'éviter les pogromes; la noblesse avait été vassalisée par le régime, transformée en bureaucratie. Jusqu'au bout ou presque, le régime tsariste tint le pays d'une main de fer et ne toléra pas l'ombre d'un débat politique — sauf dans la brève période 1905-1907; après, ils furent biaisés, et de toute façon limités à une toute petite frange de la population.

Cela avait une conséquence dramatique, à savoir que toutes les oppositions étaient par force des oppositions au régime: **le réformisme est impossible en régime de monarchie absolue**, parce que demander des réformes, c'est faire de la politique, et qu'une monarchie absolue refuse la notion même de débat politique. Par ailleurs, ces oppositions ne se développèrent pas dans l'ensemble de la société mais dans un milieu réduit, issu en dernière analyse des élites encore qu'en marge par rapport à celles-ci: essentiellement des journalistes, des écrivains, des enseignants, gens qui avaient reçu une instruction mais n'avaient pas été intégrés au *tchin*, gens dont le métier était de penser, mais que le Tsar tenait en grand mépris et en profonde suspicion. Il s'agissait d'un milieu frustré socialement (ils étaient pauvres) et intellectuellement (il leur semblait que leurs capacités étaient gaspillées), d'un milieu plein de ressentiment pour les hommes au pouvoir, qu'ils méprisaient pour leur ignorance et la stupidité de la politique qu'ils appliquaient, mais qu'ils n'avaient aucun moyen de chasser de leurs postes; eux-mêmes, du reste, dépendaient le plus souvent des subsides du régime, ce qui ne faisait que les frustrer un peu plus. En Russie, un journaliste à la plume acérée, un enseignant doté de charisme ne pouvaient pas faire une carrière politique comme dans la France républicaine: la presse était bâillonnée, la carrière politique dépendait du *tchin* et de lui

¹ Voyez aussi le chapitre 5 des *Origines intellectuelles du léninisme*, d'Alain Besançon.

² L'opposition que je fais entre révolte et révolution est la suivante: une révolte est spontanée et n'a pas d'autre but que la disparition d'un sujet de mécontentement; une révolution est le plus souvent en partie au moins organisée, et surtout elle a un but à long terme, elle ne se contente pas de détruire mais elle se propose de construire quelque chose. L'une comme l'autre requièrent une participation populaire; c'est pourquoi, d'accord avec la plupart des historiens, je dénie aux événements d'octobre/novembre 1917 le droit au titre de révolution: il ne s'agit que d'une prise de pouvoir maquillée en soulèvement populaire (voyez au chapitre 2).

seul. Le seul avenir qui s'offrait à un élève brillant, s'il refusait la sujétion au *tchin* ou si le *tchin* n'avait pas besoin de lui, c'était de moisir comme instituteur dans une ville de province, ou de vivoter de ses écrits, sans aucune forme de reconnaissance officielle, tremblant toute sa vie devant la censure.

En réaction à un régime immobiliste et hostile à toute forme d'intelligence, qui méprisait l'esprit, la pensée, la raison, **la Russie d'avant 1917 avait donc sécrété un milieu d'intellectuels radicalisés**, massivement et totalement hostiles au système politique et économique en place, qui se présentait comme la conscience, la voix de la "vraie" Russie face à la Russie "officielle", et qui était avide d'exercer le pouvoir au nom de ses idées. De ce groupe se détacha très vite un petit milieu de révolutionnaires professionnels. L'ensemble est connu sous le nom d'*intelligentsia* (un mot emprunté au français vers 1840, à un moment où en France aussi "l'intelligence" désignait l'ensemble des citoyens instruits et "progressistes" face à un régime réactionnaire et sclérosé¹; il est repassé dans les langues occidentales par le biais de l'anglais vers 1920). Il faut faire attention à ne pas étendre ce mot à l'ensemble des Russes instruits; il y avait aussi des esprits non politisés. Mais ce qui caractérisait la Russie, c'était que ceux-là étaient peu nombreux — et méprisés en tant que complices du système, notamment ceux qui acceptaient d'entrer dans l'administration, et plus encore la frange instruite du clergé, en décalage total par rapport aux évolutions intellectuelles du temps. Quant aux milieux d'affaires, ils n'avaient pas de liens avec les milieux intellectuels; souvent ils n'étaient même pas russes.

Être un intellectuel en Russie en 1910, cela voulait dire souhaiter de profondes modifications de l'ordre politique, économique et social; autrement dit, **un intellectuel était presque forcément un activiste**, un révolutionnaire. En Russie il n'y avait pas d'espace pour une vie intellectuelle non concernée par les problèmes politiques, pas de place pour l'"art pour l'art" (encore que les grands écrivains et les grands artistes surent ménager une marge d'autonomie à leur œuvre par rapport aux débats du temps, ce qui leur valut des critiques). **Être un intellectuel, cela voulait dire aussi avoir un système**, un corpus d'idées généralement fort abstrait, car élaboré hors de tout contact avec les réalités, à l'écart du monde de la politique et de l'économie réelles, à l'écart des responsabilités effectives — et pour cause: le régime n'en concédait pas une miette. De ce fait même, ces systèmes, généralement importés de l'Occident prestigieux, étaient le plus souvent fort radicaux et fort simplificateurs — voyez par exemple celui que tente de présenter le personnage de Chigaliov dans *Les démons* (ou *Les possédés*, selon les traductions) de Dostoïevski, roman paru en 1872, le meilleur témoignage littéraire sur cette mouvance:

¹ D'après Pipes — Alain Besançon, dans *Les origines intellectuelles du léninisme*, le fait venir de l'allemand, par le polonais; il me paraît évident que ce mot allemand, *Intelligenz*, est un gallicisme!

« je propose ici mon propre système d'organisation du monde. Le voici! fit-il, tapant sur son cahier. Je voulais exposer mon livre à l'assemblée sous la forme la plus succincte possible; mais je vois qu'il y aura besoin d'ajouter une quantité d'explication orales, et c'est pourquoi toute l'exposition demandera au bas mot dix soirées. En outre, je déclare à l'avance que mon système n'est pas fini. Je me suis emmêlé dans mes données, et ma conclusion est en contradiction directe avec l'idée originelle qui me sert de prémisse. Partant d'une liberté illimitée, je conclus par un despotisme illimité. J'ajoute cependant qu'en-dehors de ma solution de la formule sociale, il ne peut y en avoir aucune (...) Tout ce qui se trouve exposé dans mon livre est indéniable, et il n'existe aucune autre issue; personne n'inventera rien d'autre ».

Dans un autre roman intitulé lui aussi, et pas par hasard, *Les démons*, publié en 1956 par l'écrivain autrichien Heimito von Döderer (1896-1966), il y a un beau passage sur cet "esprit révolutionnaire"¹: Döderer l'analyse comme un défaut de sensibilité, dont je viens d'essayer de dégager les causes sociologiques et politiques.

« Révolutionnaire (...), le devient celui qui dès le début, par la faute de sa vision floue, appréhende les réalités d'une manière si atone (aussi mènent-elles en lui une existence diminuée, schématique, de sous-réalités) qu'aucune ne lui apparaît non modifiable, non amovible, non améliorable de quelque façon, qu'aucune n'est pour lui définitive, expression de lois permanentes auxquelles obéit toujours spontanément la vie. Mais sous un angle de vision pareil, cette vie doit purement et simplement sembler davantage une question d'arrangement, de juste réadaptation, de distribution utile, de volontarisme, d'ordre (comme il le voit) et de rendement. C'est à quoi tient la tendance rationnelle de tous les programmes et de tous les hommes révolutionnaires (par laquelle ils séduisent), et leur ignorance de la coriacité, de la pesanteur, de la contrainte des conditions complexes de la vie, même celles de l'esprit, et ces types d'hommes n'en ont jamais senti le poids, parce qu'il y a longtemps qu'en eux ces voies sont abandonnés et mortes. Aussi une abstraction, si je puis dire, *a priori*, est-elle la mère de tous les révolutionnaires. **Le révolutionnaire fuit ce qui est le plus dur à supporter, la multiplicité sans but de la vie, en s'orientant vers la perfection**, en tout cas vers ce qui dans le monde de ces sous-réalités pourrait au mieux signifier quelque plénitude. Le peuple, pour autant qu'il l'est encore, se

¹ Le titre est le même que celui du roman de Dostoïevski, le narrateur a presque le même nom (G.v chez Dostoïevski, G.ff chez Döderer), le groupe de personnages sur lequel se concentre l'attention s'appelle aussi "les nôtres", etc. Pourtant le roman de Döderer, qui est une fresque de l'Autriche des années 1920, ne raconte pas une histoire de conjurés terroristes; mais son thème profond est bien le même: les "démons", ce sont en politique les idéologies, « réalités secondes (...) érigées[s] à côté de la première, celle des faits », « monde de spectres » qui appauvrit l'être humain et ne peut déboucher que sur la solitude, la violence et la mort: « une image, quand elle s'empare de toi et que tu es seul avec elle et enfermé, elle te supprime tout le reste, tu es abandonné ». Au Moyen Âge, « on appelait cela un démon »; à l'époque moderne, le « heurt entre une réalité première et une seconde entre lesquelles il n'y a pas de pont et pas de langue commune » est la cause principale de la folie qui s'est emparée de l'Europe de l'entre-deux-guerres. Élargissant son propos bien au-delà de la politique, Döderer assimile ces "démons" aux pauvretés desséchantes de l'âme bourgeoise, à ces « lémures » issus du mythe faustien qui hantaient les appartements cossus de la Vienne de l'entre-deux-guerres, aux dragons du commerce moderne; et aussi à cet autre amaigrissement de la perception du monde que représentent les sexualités compulsives, obsédées par une seule forme, comme la fascination des femmes « de robuste embonpoint » dont l'un des personnages, Kajetan von Schlaggenberg, est maladivement occupé, ou le sadisme (un long passage est consacré à un procès de sorcellerie au Moyen Âge — l'organisateur, sire Achaz von Neudegg, est « un idéologue » aux « imaginations enlissées », à « la sexualité factice et arrangée », vivant dans une « lumière spectrale », qui « avait un programme », celui de « transformer toutes les circonstances au lieu de commencer par [lui-meme] »).

rebellera, se révoltera bien, momentanément, contre la pression actuelle, devenue insupportable, de ses maîtres; mais jamais ce peuple ne sera révolutionnaire: justement à cause de sa trop grande familiarité avec la coriacité, la pesanteur, la contrainte, des conditions organiques de la vie. Aussi se montre-t-il bien vit chez lui quelque chose de tout à fait différent, son scepticisme naturel. Par quoi s'achève le stade euphorique de toute révolution¹. ».

Dans le cas précis des intellectuels russes, le défaut de sensibilité évoqué par Döderer était sans doute accentué par l'absence de toute tradition de débat politique sur les réalités concrètes du pays (les problèmes dynastiques et les controverses religieuses avaient toujours été réglés par la violence); une certaine exaltation du caractère national² qui poussait non à l'analyse froide des faits dans leur complexité, mais au romantisme, au messianisme, à l'utopie, et qu'il était possible de relier à l'Histoire religieuse agitée du pays (j'ai évoqué plus haut en note les vieux-croyants); mais aussi certaines influences venues tout au long du XIXe siècle de l'étranger où les élites russes passaient une bonne partie de leur temps, notamment le culte de l'Histoire et toutes ces "sciences" du comportement humain qui, partant du projet de le décrire, en vinrent très vite à se proposer de le modifier.

L'intelligentsia russe réunissait donc ceux qui prétendaient parler et agir au nom de la majorité silencieuse car opprimée, ceux qui, armés de théories, se vouaient au bien public. Il

¹ Moins directement liés à ma problématique présente, mais tout aussi passionnants, sont les deux paragraphes qui suivent: « (...) les relations particulières de la jeunesse avec l'élément révolutionnaire, d'ailleurs, son inclination pour lui, se ramènent assurément aussi à une faiblesse vitale, au fond (...). L'être jeune se défend tout simplement d'entrer dans la vie aux conditions offertes, il ne veut même pas du tout comprendre ces conditions, il veut garder les yeux fermés et les mains sur le visage, ce que fait réellement, c'est curieux, l'enfant dans le sein maternel.

(...) Celui qui, de quelque façon et où que ce soit, est trop faible pour vivre dans le monde tel qu'il est, aime "idéalement" convertir en absolu une situation qui doit exister, à l'opposé de celle qui existe en fait. Quelque orientation qu'un pareil idéaliste imagine de donner à la chose: toujours cette situation souhaitée aura de toute façon une seule et même caractéristique, c'est que la faiblesse dont il s'agit ici chaque fois puisse s'y manifester comme force. Dans une société "racialement pure", la moindre brute simpliste qui n'aura pas avancé fournira au moins un "Aryen"; la même distinction, dans un "idéalisme" d'orientation différente, pourra consister à être considéré comme un personnage "prolét-aryen". Là une prétendue communauté de race, ici de classe, c'est du pareil au même. C'est qu'en effet les races peuvent devenir classes, et inversement. cela s'est déjà vu. (...) Dans les deux cas cités, on va donc chercher le sentiment de sa valeur, en échange de sa faiblesse, à un dépôt commun, conscience de race et conscience de classe. Les deux fournissent également une chaleur animale. Mais une communauté ne peut à la longue reposer sur le fond que l'on a en commun, elle doit au contraire se fonder sur le non-commun, sur ce que chacun possède d'unique en son genre, de non communicable, sur ce qui le rend irremplaçable. Sinon la communauté n'a pas de durée, mais dégénère en commune bassesse. »

² Je sais, c'est de la psychologie des peuples à quatre sous... Mais toute personne qui a un jour fréquenté des Russes sait que leur manière de gérer leurs enthousiasmes et leurs colères est très différente de celle des Européens de l'ouest ou du nord, beaucoup plus extravertie, beaucoup plus verbalisée. Il doit exister un lien, quoique difficile à établir, avec la culture de l'alcool et de l'ivresse: les Russes n'ont absolument pas honte de faire et de dire n'importe quoi quand ils sont saouls, il y a parmi eux un étrange respect de l'ivrogne... Une amie à moi, ethnologue, relie ce trait à la persistance d'éléments très anciens de culture chamanique: le chamane est l'homme qui, sous l'emprise d'hallucinogènes divers, entre en communication avec le divin, lequel s'exprime par sa bouche, par ses gestes. L'homme ivre, l'homme qui s'exalte et perd le contrôle de lui-même, n'est pas méprisé dans ces cultures comme il l'est dans les nôtres, fondées sur le contrôle de soi. Voyez aussi, pour compléter, l'analyse d'Alain Besançon sur l'influence en Russie du piétisme protestant, dans *Les origines intellectuelles du léninisme*.

Bien entendu, tout ce que je viens d'écrire n'est pas vrai de tous les Russes; il y a aussi des Russes qui mettent un point d'honneur à être sobres et nuancés. Mais l'expérience la plus réduite conduit à remarquer qu'ils sont minoritaires!

est logique que les intellectuels aient prétendu représenter la société: l'intellectuel pense le social, et le pouvoir russe ne représentait absolument pas la société — il ne le prétendait pas, du reste: la notion même de représentation lui était étrangère. Ce qui est plus surprenant, c'est la vitesse à laquelle se diffusa et la force qu'acquiesça, dans cette Russie encore toute imprégnée de religiosité, l'idée selon laquelle **l'homme n'est pas la créature de Dieu mais son propre produit**. Peut-être s'agissait-il justement d'une réaction contre les prétentions du système à se perpétuer au nom d'objectifs religieux, et contre l'asservissement au pouvoir de la religion (non seulement le clergé, mais aussi la théologie). Ce fut peut-être aussi l'observation de la force et de la brutalité du régime tsariste, et de la capacité de cette force brute à transformer le pays, qui amena les intellectuels russes à concevoir la société non plus comme une donnée fixe, mais comme un produit de l'activité et de l'acharnement de l'homme. Dans cet Empire de taille surhumaine dont la capitale avait un jour surgi des marais fenniques par la volonté d'un Tsar, où une classe sociale entière (les boyards) avait disparu en quelques décennies pour céder la place à une élite nouvelle (le *tchin*) qui n'était qu'une créature du pouvoir, il semblait évident à tous que l'homme avait « le pouvoir illimité de former et de refaçonner l'homme » (selon une formule de Daniel Halévy).

Or le système tel qu'il existait, tel qu'il avait été façonné par le tsarisme, ne produisait que misère et injustice. **Il fallait** donc le refaçonner à son tour, et **refaçoner** aussi **toute la société**; personne n'admettait l'idée qu'il fallût laisser cette société évoluer à son rythme, à son gré, selon ses expériences. D'abord parce que cela eût signifié, semblait-il, la perpétuation des bases sociales du système et des injustices¹; mais aussi, plus profondément, parce que **les intellectuels russes**, sans lien avec la société réelle et notamment avec l'activité économique, **tenaient systématiquement la raison pour supérieure à l'expérience**, toujours entachée de contingence. L'idée que la somme des expériences limitées pût aboutir à une rationalité globale, cette idée qui est au cœur de toute pensée libérale (en économie comme en politique), ne pouvait les effleurer — ce n'était pas en Russie qu'ils risquaient d'avoir vu à l'œuvre une telle rationalité.

Le **scientisme** du XIXe siècle n'arrangeait rien. Le scientisme, qui n'est pas la science mais une dégénérescence intellectuelle du rationalisme, pose le monde comme transparent, entièrement connaissable et modifiable par l'homme, y compris l'homme lui-même. L'idée que la science peut modifier l'espèce humaine est à l'origine de la plupart des désastres du monde contemporain, de l'éliminationnisme raciste (une dégénérescence de l'évolutionnisme biologique) au communisme (une dégénérescence de l'Histoire, de l'économie et de la

¹ L'impressionnante croissance économique des années 1890-1914, largement spontanée, semblait se traduire essentiellement par un renforcement des inégalités; personne n'envisageait qu'à terme elle pût enrichir tous les Russes — l'expérience que l'on tirait de l'examen de l'Histoire nationale, c'était que les périodes de prospérité n'avaient profité qu'aux maîtres du pays.

sociologie); dans les deux cas, on a simplement cru qu'on pouvait "déterminer" l'être humain comme on "sélectionne" le blé ou le bétail — en oubliant qu'il a des désirs, des passions, qu'il évolue, bref, qu'il est *libre*... Dès 1894, le philosophe positiviste français Taine avait eu cette formule glaçante: « la science aboutit à la morale en ne cherchant que la vérité ». Dans son essai *Mémoire du mal, tentation du bien*, paru en 2001, l'essayiste Tzvetan Todorov montre que le totalitarisme est le corollaire inévitable de ce mode de pensée: on ne discute pas de ce qui est faux, on n'a pas de "tolérance" pour une hypothèse réfutée. Seule l'erreur est multiple, la vérité est une¹. « Puisqu'une seule pensée rationnelle peut maîtriser l'univers entier, il n'y a plus lieu de maintenir des distinctions factices, ainsi entre groupes dans la société, entre sphères dans la vie de l'individu, entre opinions différentes. La vérité est une, le monde humain doit devenir un aussi »².

On vit donc en Russie fleurir le genre littéraire et philosophique le plus dangereux qui soit, celui de l'**utopie** — construction idéale, société "toute faite" rêvée à partir de présupposés abstraits et globaux, d'axiomes scientifiques jamais vérifiés dans la réalité (la vérification a eu lieu, pour le malheur des populations concernées, entre 1917 et 1991). L'utopie peut être utile en tant que représentation imagée de l'idéal³; mais lorsqu'on la tient pour une évidence prouvée par la raison, lorsqu'on en fait un projet politique, lorsqu'on oublie qu'elle n'a pas de lieu, elle peut donner lieu à toutes les dérives: une perte de contact progressif avec le réel peut se produire, surtout dans des milieux éloignés des relations sociales ordinaires; le réel peut être prié de se conformer aux axiomes, et s'il ne le fait pas, être nié — en attendant d'être prié, puis forcé, de disparaître. Ce fut ce qui se passa en Russie à la fin du XIXe siècle: selon Pipes, « **pour ces intellectuels, ce n'était pas l'expérience du**

¹ Ce qui me fait irrésistiblement penser à cette formule de l'inénarrable Simone de Beauvoir, dans sa période stalinienne: « la vérité est une, l'erreur est multiple: ce n'est pas un hasard si la droite professe le pluralisme ».

² Un autre positiviste français (et l'une de mes têtes de Turc), Ernest Renan, dans son *troisième dialogue philosophique*, paru en 1871, a décrit, pour la première fois d'après Todorov, l'État totalitaire, une « tyrannie positiviste », dictature absolue de la science où « l'élite des êtres intelligents, maîtresse des plus importants secrets de la réalité, dominerait le monde par les puissants moyens d'action qui seraient en son pouvoir, et y ferait régner le plus de raison possible ». Todorov relève également cette formule: « le sacrifice d'un être vivant à une fin voulue par la nature est légitime » (la phrase s'applique aux hommes). L'État dont rêvait Renan devrait se munir d'un instrument approprié, la terreur (« l'être en possession de la science mettrait une terreur illimitée au service de la vérité »), et remédier à la disparition de l'enfer des religions en créant « non un enfer chimérique, de l'existence duquel on n'a pas de preuve, mais un enfer réel ». Il aurait à sa disposition un corps spécial d'individus bien entraînés, « machines obéissantes dégagées de répugnances morales et prêtes à toutes les férocités ». Il va sans dire que Renan ne condamnait rien de tout cela: pour lui, c'était la figure probable et souhaitable de l'avenir — ce qui ne l'empêcha pas, en attendant, d'être l'un des fondateurs de la IIIe République (voyez le cours sur la France, au chapitre 5).

³ En tant que telle, elle est tolérable, elle peut même servir de référence à l'action politique. Pourtant, même ainsi, elle me glace. *Fragment d'idéologie*: pour moi, **l'utopie c'est la mort**, car la mort est le seul état où tous sont égaux, où personne n'a plus de souci à se faire pour rien, où tout le monde est "heureux" puisque toute conscience est abolie et qu'il n'y a plus d'événements, plus d'Histoire, plus de mouvement. Ce n'est pas un hasard si toutes les utopies qu'on tente de réaliser aboutissent à remplir les cimetières: c'est leur essence; la vie, c'est le mouvement, l'événement et la réaction à l'événement, l'imperfection et la réaction à l'imperfection, et l'insatisfaction de l'imperfection.

réel qui constituait le critère de vérité. Ils créaient leur propre réalité ou plutôt une sur-réalité que l'on ne pouvait vérifier que par référence aux idées qu'ils approuvaient. Ils ne faisaient aucun cas de la preuve du contraire: ceux enclins à en tenir compte étaient impitoyablement exclus ». Ils confondaient leurs axiomes et la réalité, leur vision du monde et le monde — « **dans ce monde-là, c'est l'opinion qui fait l'être.** Est réel ce que les autres voient, vrai ce qu'ils disent, bien ce qu'ils approuvent. Ainsi l'ordre réel est inversé: l'opinion est ici cause, et non, comme dans la vie réelle, effet. Paraître devient lieu d'être, de dire, de faire » (la formule, citée par Pipes, est d'Augustin Cochin, à propos des sociétés de pensée françaises du XVIIIe siècle¹).

C'est ainsi que l'on peut nier l'évidence au nom de l'idéologie, prétendre que le niveau de vie des ouvriers est en baisse sous le second Empire (selon Marx) ou la IVe République (selon Maurice Thorez), ou que le paysan russe en 1900 est au bord de la famine généralisée (selon Lénine)... On assista aussi déjà en Russie au XIXe siècle à l'élaboration de jargons idéologiques autosuffisants et inaccessibles aux non-sectaires, ancêtres de la fameuse "**langue de bois**" des communistes du XXe siècle. Langue à la fois totalisante et excluante, langue toute faite pour une société toute faite, langue postiche pour l'imposture du "socialisme réel" (comme on disait), construction linguistique guère plus élégante que la construction sociale correspondante...

Cette situation que je viens de décrire était évidemment l'inverse exacte de celle qui avait prévalu en Grande-Bretagne et aux États-Unis depuis le XVIIIe siècle: songez aux "pères fondateurs" qui, en même temps qu'ils étaient des hommes de culture, écrivains, savants ou philosophes, ne perdirent jamais le contact avec la société réelle où ils évoluaient — parce que cette société ne les a jamais rejetés: ils formaient l'élite économique et l'encadrement politique des treize colonies avant l'Indépendance, ils devinrent les présidents, les ministres et les ambassadeurs de la nouvelle République. Dans les pays anglo-saxons, l'idée d'un intellectuel qui s'intéresse aux problèmes de manière abstraite, et non concrète et pragmatique, est totalement saugrenue; c'est l'une des raisons pour lesquelles, depuis le XVIIIe siècle, ces pays ont été aussi rétifs aux tentations révolutionnaires. La situation de la Russie en 1914 rappelait bien davantage celle de la France à la veille de la révolution de 1789, lorsque les milieux instruits, massivement, lisaient Voltaire et Rousseau et moquaient la monarchie. Comme les intellectuels russes, les intellectuels français ont eu du mal et ont mis du temps à se dégager des pièges de l'abstraction, de l'utopie et de la radicalité... Je

¹ Pour le lien avec la France, voyez plus bas; pour la personnalité et l'apport d'Augustin Cochin, voyez F. Furet, *Penser la révolution française*.

voudrais ici citer un passage de *L'Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville, qui porte sur la France mais s'adapte à merveille au cas de la Russie:

« Tandis qu'en Angleterre ceux qui écrivaient sur le gouvernement et ceux qui gouvernaient étaient mêlés, les uns introduisant les idées nouvelles dans la pratique, les autres redressant et circonscrivant les théories à l'aide des faits, en France [au XVIIIe siècle], le monde politique resta comme divisé en deux provinces séparées et sans commerce entre elles. Dans la première on administrait; dans la seconde on établissait les principes abstraits sur lesquels toute administration eût dû se fonder. Ici on prenait des mesures particulières que la routine indiquait; là on proclamait des lois générales, sans jamais songer aux moyens de les appliquer: aux uns, la conduite des affaires; aux autres, la direction des intelligences. Au-dessus de la société réelle, dont la constitution était encore traditionnelle, confuse et irrégulière, où les lois demeuraient diverses et contradictoires, les rangs tranchés, les conditions fixes et les charges inégales, il se bâtissait ainsi peu à peu une société imaginaire, dans laquelle tout paraissait simple et coordonné, équitable et conforme à la raison ».

Les mieux placés pour le travail de reconstruction générale du système politique et de la société **étaient évidemment les intellectuels eux-mêmes**, détenteurs de la connaissance rationnelle des lois de l'évolution de l'humanité. Les intellectuels connaissaient la voie qui menait au bonheur, assimilée à celle de la vertu. S'opposer à cette voie, c'était se placer (en termes moraux) du côté du mal, de l'abjection. Collaborer avec le système, c'était déchoir. Si le progrès de l'humanité devait être progrès de la "raison" face à l'obscurantisme, alors les intellectuels devaient diriger l'humanité, non les nobles tarés, les Tsars assassins et les papes ivrognes, ni les hasards et les injustices de l'économie de marché: **« une vie gouvernée par la raison est une vie dirigée par les intellectuels »** (R. Pipes)¹. D'où une conception inédite de la démocratie, qui ne signifiait plus l'expression de la volonté générale des gens mais leur volonté "rationnelle". Autrement dit, pas question de laisser s'exprimer le paysan: abruti par des siècles d'oppression, il adorait son Tsar responsable de toutes ses misères, il baisait la main du pape; son expérience n'était pas valable, son attachement à son monde familial était inacceptable. L'intellectuel avait pour mission d'"éclairer le peuple"; mais si le peuple ne voulait pas renoncer à ses superstitions et à son attachement au monde ancien, on pouvait se passer de son consentement.

¹ Bakounine, que je présenterai un peu plus bas, identifiait ces vellétés de pouvoir des intellectuels à des "intérêts de classe", plus vifs dans les sociétés où les intellectuels sont éloignés du pouvoir et de la richesse. Ennemi de tout pouvoir, le prince anarchiste était bien placé pour faire la critique de ceux qui prétendaient remplacer un pouvoir tyrannique par un autre, fût-il plus progressiste. En revanche le caractère de "classe sociale" des intellectuels russes est problématique: on ne voit pas très bien quelle place occupaient, dans le processus productif, ces parasites dont la plupart vivaient des subsides de l'État ou alors aux crochets de leur famille ou de riches donateurs, comme les excités des *Démons* de Dostoïevski, et qui ne produisaient que des bavardages.

C'était l'intellectuel qui exprimait la volonté réelle du peuple — certains se prirent très vite à penser que l'intellectuel "était" le peuple véritable. C'était le premier stade de ce que F. Furet appelle l'"**hypostase révolutionnaire**"; les stades suivants en furent l'assimilation au peuple du groupe révolutionnaire (et le "culte des saints" révolutionnaires: Netchaïev, plus tard "Che" Guevara identifiés au "peuple" et vénérés comme des icônes de la Révolution); du Parti; du Comité central; finalement, du "petit père des peuples".

Ce fut ainsi aussi que les intellectuels créèrent une abstraction nommée "peuple", qui partageait l'idéologie de l'*intelligentsia* et qu'ils définissaient par le fait de la partager; le peuple réel, lui, demeurait muet devant cette confiscation comme devant tout le reste, il vivait sur une autre planète. Ceux qui pensaient mal (en France: les Vendéens, les ouvriers conservateurs ou croyants, etc.) étaient considérés comme "aliénés": le concept d'**aliénation** est un outil prodigieux qui servit durant trois quarts de siècle à l'*intelligentsia* à rejeter dans les ténèbres de la réaction, à accabler de son mépris, la fraction (généralement imposante) du peuple qui avait l'audace de ne pas penser comme il fallait qu'elle pensât. En bonne logique marxiste, Lénine allait même jusqu'à identifier ce prolétariat mal-pensant à une classe sociale particulière, distinct du prolétariat, le fameux ***Lumpenprolétariat*** (complice des oppresseurs: on lui attribuait tout ce qui était gênant dans le comportement des prolétaires, comme par exemple, plus tard, le fait que les milices nazies étaient formées en majorité d'ouvriers¹).

Lénine a utilisé la même technique avec les paysans les plus entreprenants et les plus courageux, les plus hostiles au collectivisme sous sa forme traditionnelle ou bolchevique, qu'il a identifiés à une classe sociale distincte des paysans "pauvres et moyens", les "koulaks", dans le seul but (politique) de les liquider et de décapiter les villages russes — nous verrons que les victimes de la "dékoulakisation" des années 1918-1920 et des années 1929-1933 n'avaient pas grand-chose à voir avec les *koulaks* du début du siècle dont j'ai parlé plus haut, lesquels formaient effectivement une classe sociale. En revanche, pour les prolétaires bien-pensants l'*intelligentsia* socialisante a forgé le concept de "**conscience de classe**", qui recouvre tout simplement l'adhésion à sa propre vision du monde... Laquelle, à son grand dépit et malgré tous ses efforts, n'a jamais été majoritaire dans aucun prolétariat et à aucune époque. « La classe ouvrière est spontanément social-démocrate », selon l'amer constat de Lénine,

¹ Il ne s'agit pas d'un concept social mais d'un concept politique déguisé en concept social. Ce qui distingue le prolétariat du *Lumpen*, ce n'est pas un mode de vie ni une place dans le système de production, c'est une attitude politique. Une fois qu'on l'a identifié, on se débrouille pour essayer de montrer que le profil sociologique des ouvriers nazis n'est pas le même que celui des ouvriers communistes; on y met toute la mauvaise foi nécessaire. Sur ce mot, voyez aussi le cours sur l'Allemagne, dans l'annexe du chapitre 2.

c'est-à-dire attachée à la réforme et à la préservation du monde existant (relisez la citation de Döderer...). Elle sait que de journées de Juin en Commune c'est toujours elle qui paie le prix de la violence: ce sont les ouvriers parisiens qui ont été liquidés en 1871, pas les membres du Comité central.

Enfin, tout cet appareil idéologique permettait de distinguer les "bonnes" actions (c'est-à-dire les nôtres, ou celles qui servent nos intérêts) des "mauvaises", celles par lesquelles le peuple s'exprime par des canaux non prévus par l'idéologie. Les unes sont progressistes, on les baptise actions révolutionnaires, on les attribue au "peuple"; les autres sont réactionnaires, on les baptise révoltes, jacqueries, violence, on les attribue au *Lumpen*. Cela permet notamment de se tirer d'une contradiction redoutable: les révoltes spontanées sont le plus souvent réactionnaires, regardent en arrière (vers la restitution de privilèges perdus par exemple); les vraies révolutions, celles où le peuple est à l'unisson de l'*intelligentsia* et agit conformément à la doctrine, sont rares (par chance, l'Histoire de la France au XIXe siècle en offre un certain nombre d'exemples). C'est ainsi qu'au cours de l'Histoire de la Russie et de l'U.R.S.S. les grandes révoltes paysannes du passé (celle de Pougatchev, celle de Stenka Razine, etc.¹) sont passées plusieurs fois du statut de "révoltes" à celui de "révolutions", selon la vulgate en cours et les intérêts du groupe au pouvoir.

C'est au nom de ce genre d'idée que Lénine dissolut la Constituante en janvier 1918, car les Russes avaient "mal voté"; le plus grave n'est pas qu'il l'ait fait (après le putsch d'octobre il n'était pas à cela près) mais que des intellectuels l'aient applaudi au nom du progrès, y compris à l'étranger et encore soixante ans après cet acte honteux... Lorsque le "socialisme réel" révéla sa vraie nature, certains pourtant se réveillèrent et dénoncèrent l'imposture. Le texte le plus célèbre à ce propos est un bref poème de Berthold Brecht (1898-1956), artiste proche du K.P.D. dans les années de la République de Weimar, installé en R.D.A. après-guerre (voyez les cours sur les États-Unis, au chapitre 4, et sur l'Allemagne, aux chapitres 2 à 5). Ce poème, qui figure dans le recueil *Élégies de Bückow*, a été rédigé après la répression sanglante par les tanks soviétiques de la révolte des ouvriers qui bâtissaient la Stalinallee (une grande avenue monumentale), à Berlin en juin 1953:

¹ Stepan Timofeïevitch Razine (vers 1630-1671), un cosaque du Don qui avait joué un rôle actif dans les guerres contre les Tatars, souleva les paysans de la Volga (notamment les allogènes finno-ougriens, voyez au chapitre 5) contre les boyards et les premières vellétés centralisatrices des tsars, en 1669-1671. Un siècle plus tard, Emelian Pougatchev, un autre cosaque, se révolta contre Catherine II en 1773-1774; la révolte, partie des confins de l'Oural, toucha tout le bassin de la Volga, notamment les régions tatares désormais intégrées à la Russie.

La solution.

« Après l'insurrection du dix-sept juin,
Le secrétaire de l'Union des Écrivains
Fit distribuer des tracts dans la Stalinallee
Le peuple, y lisait-on, par sa faute
A perdu la confiance du gouvernement
Et ce n'est qu'en redoublant d'efforts
Qu'il peut la retrouver. Ne serait-il pas
Plus simple alors pour le gouvernement
De dissoudre le peuple
Et d'en élire un autre? ».

Die Lösung

« *Nach dem Aufstand des 17. Juni
Ließ der Sekretär des Schriftstellerverbands
In der Stalinallee Flugblätter verteilen
Auf denen zu lesen war, daß das Volk
Das Vertrauen der Regierung verscherzt habe
Und es nur durch verdoppelte Arbeit
Zurückerobern könne — wäre es da
Nicht doch einfacher, die Regierung
Löste das Volk auf und
Wählte ein anderer? »*

Dans la Russie du XIXe siècle, ce furent les **utopies socialistes** qui rapidement prirent le dessus. Elles avaient le prestige des idées venues d'Allemagne et de France (pas question, évidemment, de puiser dans le vieux fonds national confisqué par le régime et les réactionnaires slavophiles); le fait qu'elles réclamaient, comme préalable à la Révolution, un prolétariat qui n'existait pas ou presque en Russie, n'était pas trop gênant car elles se plaçaient au niveau de l'Humanité entière. Leur **caractère scientifique** plaisait et fascinait, tout comme la logique implacable qui présidait à l'enchaînement d'événements historiques qu'elles prédisaient, et les principes tout aussi scientifiques qui organiseraient la société idéale annoncée. Une belle formule de Trotski illustre cette obsession du scientifique et du rationnel: « la vie communiste ne se formera pas à l'aveuglette, comme les récifs de corail, mais elle sera construite consciemment, testée par la pensée, guidée et corrigée ». Peut-on laisser faire de la politique à quelqu'un qui n'est pas sensible à la beauté du corail¹?

Les idées socialistes, en Russie comme ailleurs, **séduisaient** également **parce qu'elles défiaient l'Histoire et qu'elles annonçaient l'avènement d'un homme nouveau**: un programme séduisant lorsqu'on côtoyait l'humanité déchue de la Russie du XIXe siècle, ses gueux, ses soulographes, ses infirmes, ses tarés, ses idiots. L'idée d'une possible régénération de l'homme par l'action des hommes, idée fondamentalement optimiste, est très présente à toutes les pages de Marx: pour celui-ci la question n'est pas d'interpréter le monde de telle ou telle manière, mais de le changer; « puisque l'homme est façonné par son environnement, il faut rendre humain son environnement » (selon Marx et Engels, dans *La sainte famille*). Être socialiste, cela signifiait croire en l'action dans le sens du progrès: ce volontarisme ne pouvait que plaire dans ce royaume de l'immobilisme politique qu'était la

¹ Cette mentalité est à relier à l'aversion de nombreux socialistes pour l'activité économique spontanée, l'entreprise privée, le commerce. Tout ce qui n'est pas organisé, planifié, contrôlé ne peut aboutir qu'à l'anarchie, au désordre. On mit en général une génération à se rendre compte qu'une économie planifiée est en fait mille fois plus incohérente qu'une économie régie par les lois du marché (c'est-à-dire de l'économie); c'est toute l'Histoire d'un certain nombre de pays du tiers-monde depuis leur indépendance.

Russie. En même temps le socialisme est une doctrine pour laquelle le progrès historique est inéluctable: **il offrait à l'intellectuel révolutionnaire une place des plus confortable**: à la fois vecteur d'une Histoire dont l'accomplissement était posé comme inévitable (et positif: pour les hommes du XIXe siècle l'Histoire allait forcément dans le sens du progrès¹), et instrument de la volonté des hommes, mais instrument conscient: à la fois Messie des temps nouveaux et accoucheur de l'Histoire, grand architecte de la reconstruction d'une humanité supposée malléable à l'infini parce que sa personnalité actuelle est le produit de son environnement. Dans ces conditions, un changement de l'environnement social et politique doit forcément aboutir à des changements de comportement: dans le monde du "socialisme scientifique"², l'ivrognerie et la malhonnêteté disparaîtraient...

Bref, il fallait changer le monde, et désormais on le pouvait grâce aux intellectuels et grâce à l'idéologie, outil nouveau, moderne, scientifique. Dans d'autres pays d'Europe, notamment en France, en Grande-Bretagne et en Allemagne, cela avait abouti à la formation de partis socialistes qui, si leur logomachie parfois restait violente, s'occupaient essentiellement de convaincre et de gagner les élections; bref, qui voulaient changer le monde en accord avec les idées de Marx, mais pacifiquement et progressivement — ce qui est tout à fait respectable; il n'est pas déshonorant d'avoir une vision du monde et de l'avenir si l'on n'oublie pas l'existence des hommes et des réalités. **En Russie**, le socialisme prit des chemins tout différents; **l'idée régna toujours sans partage que le monde ne pouvait changer sans violence** — encore une fois, c'était tout à fait compréhensible dans l'environnement politique qui était celui des intellectuels russes. **Le socialisme révolutionnaire russe fut dès le début entièrement, radicalement violent**, et pas seulement en paroles et en référence à la glorieuse geste du passé comme chez notre Jaurès; les intellectuels russes passaient effectivement leur temps à préparer, à planifier l'action violente à la Blanqui (l'une de leurs références). Au contraire, pour eux **l'action pacifique était dangereuse** car elle risquait d'aboutir à réussir des réformes partielles, donc à diminuer les ressentiments, donc à préserver l'essentiel du vieux monde en le rendant meilleur. C'était exactement ce que voulaient les gens, mais les intellectuels n'en avaient cure; ils voulaient l'utopie toute entière, si possible tout de suite; le monde tel qu'il existait leur était insupportable.

Ce fut pourquoi très vite les intellectuels russes érigèrent la **politique du pire** en un absolu: l'une des formules favorites des bolcheviks était: "plus ça va mal, mieux ça va". Les assassinats d'Alexandre II et de Stolypine sont à interpréter dans cette perspective: ces deux hommes avaient commis le crime de tenter de débloquent la situation sociale des campagnes russes, risquant ainsi de donner un nouveau souffle au régime... Le philosophe Leroy-Baulieu parle même d'une **« politique de la haine »**: l'intelligentsia russe s'occupa

¹ Sauf pour les légitimistes — mais ce n'est pas d'eux que je m'occupe ici.

² Expression en vogue en U.R.S.S. dans les années 1970.

systématiquement à exciter les ressentiments plutôt qu'à les calmer. Le seul but était d'isoler, de détruire l'ennemi « comme un chirurgien une tumeur » (selon Leroy-Baulieu); pas question de chercher avec lui des accommodements, des compromis — non seulement c'était de mauvaise politique, mais c'était trahir la cause de l'utopie (plus tard, les staliniens inventèrent le terme de "renégat" pour désigner ceux qui préféraient le compromis à l'extermination de l'adversaire). Après la chute des Tsars (tout aussi peu enclins aux compromis), cette mentalité, loin de disparaître, aboutit à la liquidation des *koulaks*, aux grandes purges à l'intérieur du Parti, etc.

« On nous propose là, par différents feuillets (...) qu'on nous répand, de nous regrouper et de former de petites troupes, avec pour but unique la destruction universelle, sous le prétexte qu'on aura beau soigner le monde, il ne guérira jamais, alors que, si on coupe radicalement cent millions de têtes et qu'on s'allège d'autant, on pourra d'autant mieux sauter par-dessus le ruisseau. Une idée magnifique, sans aucun doute... (...) Et (...) dans les circonstances les plus favorables, pour un massacre pareil, il faudra cinquante ans, bon, disons, trente, parce que ce ne sont pas des moutons, n'est-ce pas, ils ne vont pas se laisser égorger comme ça... » (Dostoïevski, *Les démons*¹)

B) Les oppositions en Russie (bolcheviks exclus).

De quand peut-on dater l'apparition de tous ces phénomènes? L'insurrection décabriste de 1825 appartenait à un autre contexte, celui des luttes internes aux élites politico-militaires traditionnelles. En revanche, elle marqua le début de ce que l'historienne Hélène Carrère d'Encausse, dans un ouvrage paru en 1988, a appelé *Le malheur russe*: la réduction à zéro de l'espace réformiste au sein du monde politique russe. Mikhaïl **Bakounine** (1814-1876), parfois présenté comme le grand ancêtre de la pensée radicale russe, représentait lui aussi un cas un peu particulier: parce qu'il appartenait à la haute noblesse; parce qu'il a vécu l'essentiel de sa vie hors de Russie (en France notamment); parce que l'époque où il a vécu et ses idées anarchistes et libertaires le rattachaient plutôt à l'ancien socialisme français, celui des Fourier et des Proudhon, qu'au socialisme allemand². Cela dit, Bakounine, grand

¹ J'ai "bricolé" le texte pour que la citation ait une unité. Dans le passage que j'ai démarqué, différents personnages jouent obscènement avec ce genre d'idées, mais celui dont les paroles sont ici reproduites n'y adhère pas réellement.

² Bakounine fut le principal contestataire de Marx au sein de la première Internationale, dont il fut exclu en 1872 au congrès de La Haye (elle ne s'en remit jamais). Il prônait un socialisme libertaire, autogestionnaire, très influencé par Proudhon; originaire d'un pays sans ouvriers, il était nettement moins ouvrieriste que Marx. C'était un athée radical: « par la religion, l'homme animal, en sortant de la bestialité, fait un premier pas vers l'humanité, mais tant qu'il restera religieux, il n'atteindra jamais son but, parce que toute religion le condamne à l'absurde et, faussant la direction de ses pas, le fait chercher le divin au lieu de l'humain »; d'ailleurs, pour lui la religion est à la base de toutes les institutions oppressives: « si Dieu est, l'homme est esclave, or l'homme peut et

conspirateur devant l'Éternel (avec autant d'obstination, un peu moins de risques pris et guère plus d'efficacité que Blanqui, qu'il admirait), eut une grande influence en Russie, notamment en tant que théoricien du terrorisme politique; il corédigea le *catéchisme révolutionnaire* de Netchaïev (voyez plus bas). C'est plutôt des **années 1860** que l'on peut dater l'apparition de l'*intelligentsia*, ces années marquées à la fois par l'humiliation de la guerre de Crimée, les premières réformes sociales (mais pas politiques), un relâchement très relatif de la censure et la naissance d'un embryon de "secteur tertiaire intellectuel" très pauvre et très méprisé, lié notamment à un début de développement de l'enseignement. Ce fut dans les universités que naquirent les premiers groupes d'activistes: on y respirait un air un peu moins confiné qu'ailleurs, mais il y subsistait toutes sortes de règlements imbéciles et vexatoires, et elles n'offraient guère de débouchés aux étudiants.

La radicalisation fut rapide: elle est déjà décrite dans *Les démons* de Dostoïevski, roman rédigé en 1871 — l'écrivain fut le premier surpris de ce que la réalité s'accordât si vite à sa sinistre fiction. Dans un premier temps, les étudiants russes furent en proie à la fièvre du **populisme**: ils "allèrent au peuple", pour l'éduquer, pour partager sa vie. Très vite, ils furent déçus par l'inertie des moujiks, qui ne comprirent pas ce que leur voulaient ces "messieurs" de la ville¹; ils se tournèrent vers l'action violente et le complot: cette idéologie est restée sous le nom de **nihilisme**. Un premier cas de dérive extrémiste eut lieu en la personne de Sergueï Guennadiévitch **Netchaïev** (1847-1882), l'un des personnages les plus fascinants de l'époque. Il s'agissait d'un autodidacte complet; instituteur raté, étudiant improbable, semi-délinquant puis révolutionnaire professionnel, il rencontra Bakounine en Suisse en 1869 et lui confia qu'il avait mis sur pied une organisation clandestine pour assassiner le Tsar (une première tentative avait avorté en 1866); Bakounine s'en enticha, l'encouragea... et le manipula passablement. Il fut arrêté en 1872 alors qu'il tentait d'organiser son groupe d'activistes, et mourut en prison dix ans plus tard. Personnage mythique exalté par l'intelligentsia pour sa pureté révolutionnaire, mais mythe effrayant de vacuité humaine, fantôme d'un être de papier (il modelait sa vie sur un personnage du roman *Que faire?*, l'une des Bibles de

doit être libre, donc Dieu n'existe pas ». Son hostilité à l'État était tout aussi radicale: il ne pourra jamais être bon, il secrète forcément bureaucratie, privilèges, violence. Bakounine était aussi, et ceci n'avait rien à voir avec Proudhon, un théoricien de la "révolte spontanée" des masses, à la Stenka Razine et à la Pougatchev, et de l'action violente: il a écrit (en 1842) que « **la joie de la destruction est en même temps une joie créatrice** ». Il était aussi fasciné par Blanqui, évidemment (sur tous ces personnages voyez le cours sur la France, au chapitre 1). Il ne se lança pas lui-même dans l'action subversive (de toute façon, il ne le pouvait pas: il passa douze ans en prison de 1849 à 1861, puis, s'étant évadé, dut fuir la Russie); mais il manipula des esprits faibles, comme nous allons le voir.

¹ Voyez Maurice Agulhon, *La République au village*, pour une comparaison. En France, la démocratie est venue aux campagnes progressivement, par la participation des paysans, d'abord aux élections locales sous la monarchie de Juillet, ensuite aux élections nationales sous la IIe République; elle est venue par le biais de débats politiques locaux, concrets; puis s'y sont greffés peu à peu les grands débats idéologiques du temps, mais toujours liés à des perspectives concrètes (la victoire à une élection, la réforme de l'enseignement et de la propriété rurale, etc.). En Russie en revanche, les intellectuels ont essayé d'imposer d'un bloc leurs idées abstraites, leur abscons corpus idéologique, à des paysans dont le mode de vie et le rapport au pouvoir n'avaient aucune chance de changer pour cela. Ils ne se sont jamais préoccupés de leur existence réelle: "par la faute de leur vision floue", ils ne les voyaient pas.

l'intelligentsia)¹, il fut l'auteur officiel du *Catéchisme révolutionnaire* (rédigé en 1869 ou 1870, rendu public au procès de disciples de Netchaïev en 1871), un opuscule longtemps resté très lu parmi ceux que fascinait l'idée de Révolution et de table rase: dans les années 1960, l'Argentin Ernesto "Che" Guevara en avait fait son livre de chevet.

Dans ce maigre opuscule de sept pages, il est dit essentiellement que **tout doit être sacrifié à la Révolution**: le révolutionnaire est « **un homme perdu** », qui n'a pas de lien avec la société civile, pas de famille. Il méprise son corps, n'a pas d'amis, de famille, « d'intérêts particuliers, d'affaires privées, de sentiments, (...) il n'a même pas de nom: tout en lui est absorbé par un seul intérêt à l'exclusion de tout autre, par une seule pensée, par une passion — la Révolution ». Son seul milieu est le petit groupe révolutionnaire secret qui exclut « toute discussion n'ayant pas un rapport avec le but », dont chaque membre doit être totalement transparent aux autres; l'amitié y est remplacée par la solidarité, qui est un concept politique. Le révolutionnaire méprise les livres, toute doctrine (autrement dit, la Révolution est la valeur suprême, peu important ses contours), « le révolutionnaire (...) ne connaît qu'une seule science, la science de la destruction; c'est pour cela, et pour cela seulement qu'il étudie actuellement; (...) **le but n'est qu'un: la destruction** la plus rapide de ce régime immonde », et pour le détruire « nous devons nous unir au monde hardi des brigands, les seuls et authentiques révolutionnaires de la Russie ». Le révolutionnaire n'a pas de morale: « pour lui, **est moral tout ce qui contribue au triomphe de la Révolution**; immoral et criminel tout ce que l'entraîne ». Il méprise l'opinion publique, accepte d'être haï par le plus grand nombre², revendique « le droit au déshonneur » (cette formule-ci est de Dostoïevski), n'attend du vieux monde « aucune pitié pour lui »: c'est « **une guerre à vie et à mort** ». Cependant le révolutionnaire ne doit pas se laisser entraîner à la haine: il lui faut garder la tête froide pour viser les buts utiles à la Révolution. Le révolutionnaire est né pour souffrir, mais son sacrifice est nécessaire; sa consolation, son espoir, son soutien, sa « seule jouissance », c'est l'avènement (inéluçtable) de l'utopie dans le futur — un futur qui le reconnaîtra comme son artisan. Bref, le révolutionnaire selon Netchaïev, c'est le Christ... moins l'humanité.

¹ *Que faire?* de Nikolai Gavrilovitch Tchernychevski (1828-1889) était paru en 1863; ce fut plus tard l'une des lectures favorites de Lénine, qui en reprit le titre pour le donner à l'un de ses ouvrages majeurs de polémique politique. Dans ce roman, le personnage de Rakhmetov représente le type du révolutionnaire idéal; il annonçait Netchaïev, et Netchaïev s'en inspira étroitement. Ayant renoncé aux livres après avoir absorbé, dans sa jeunesse, « les ouvrages fondamentaux » (les autres sont « une perte de temps »), Rakhmetov se soumet à une ascèse corporelle impressionnante: un régime exclusivement carné, de la gymnastique, un refus radical des sentiments et des émotions: « je ne prends pas une goutte de vin. Je ne touche pas à une femme. (...) Il le faut ainsi. Nous demandons pour les hommes une jouissance totale de la vie, et par notre vie nous devons attester que nous ne l'exigeons pas pour satisfaire nos passions personnelles, que ce n'est pas pour nous, mais pour l'homme en général; que tout ce que nous disons provient du principe et non du préjugé, de la conviction et non des convenances personnelles ». L'arrogance de Rakhmetov est en proportion de la pauvreté de son monde intellectuel, de son utopie; il n'en reste plus que la division du monde en forces du bien et forces du mal, et le savoir comme vecteur du salut: pour sauver le monde, il suffit de le disposer autrement — plus aucune trace de transcendance ni d'une morale indépendante des nécessités de l'action: l'action justifie tout.

² Comme les terroristes d'Europe occidentale dans les années 1970 et 1980: ceux de la bande à Baader (voyez le cours sur l'Allemagne, au chapitre 5), des Brigades rouges, d'Action directe (voyez le cours sur la France, au chapitre 16).

Je suis obligé de sauter des étapes, Tkatchev et Mikhaïlovski notamment, les premières organisations terroristes des années 1870 (*Zemlia i Volia*): voyez Besançon pour le détail. Ce fut en 1879 que naquit la première véritable organisation révolutionnaire clandestine, la *Narodnaïa Volia* (la "Volonté du Peuple"), forte de trente membres, qui planifia la mort du Tsar (laquelle devait être suivie, nul ne savait selon quelles modalités, de la convocation d'une Assemblée nationale); tout ceci, notez-le bien, se passait avant l'introduction à grande échelle de la pensée de Marx en Russie. La première partie de leur programme, ils la réalisèrent en mars 1881; l'attentat réussi contre le Tsar valut à la *Narodnaïa Volia* la fascination de tous les révolutionnaires et au roman de Dostoïevski un succès énorme et une belle postérité littéraire¹: entre autres *L'agent secret* du Polono-britannique Joseph Conrad, paru en 1907; *Véra ou les nihilistes*, pièce de jeunesse d'Oscar Wilde, ainsi que *Les démons* de Döderer, cité plus haut, et *Les justes* d'Albert Camus (ces deux derniers textes sont bien plus tardifs, ils sont parus respectivement en 1956 et 1950, et leur inspiration historique est plus vaste).

Une répression terrible suivit l'assassinat d'Alexandre II; toute activité révolutionnaire sembla disparaître, et dans les décennies suivantes le pays se mit à changer si vite que les conditions historiques qui avaient donné lieu à l'émergence de ces petits groupes, très marginaux, semblèrent s'effacer très vite. Avec le recul, *l'intelligentsia* apparaît pour l'essentiel comme un phénomène des années 1860 à 1880; **en 1914, cet univers mental semblait en voie de marginalisation** dans la Russie en plein bouillonnement, en pleine modernisation intellectuelle. De nouveaux courants de pensée étaient apparus à Moscou et à Saint-Pétersbourg, notamment la brillante génération symboliste, qui semblaient avoir repoussé les mentalités que je viens d'évoquer dans les brumes de l'archaïsme et du provincialisme le plus étroit. Il fallut l'incommensurable bêtise bornée de l'autocratie pour que ces mentalités, déjà dépassées en 1900, persistassent dans une partie non négligeable de l'opposition politique (laquelle, rappelez-vous-en toujours, occupait très peu de Russes); surtout, il fallut l'effondrement généralisé du pays en 1917 pour que les représentants les plus extrêmes de ce monde étrange, pour que les plus grimaçants de ces fantômes du XIXe siècle émergeassent de la marginalité et finissent par se retrouver en charge du pays — la prise de

¹ Dans *Les démons* et dans les romans suivants, Dostoïevski souligne la vacuité de l'"homme nouveau", pantin manipulé; l'échec total de l'ascèse dans transcendance qui est celle du révolutionnaire de type Netchaïev: l'athéisme radical conduit à de monstrueuses idolâtries (« Stavroguine, vous êtes beau... C'est vous qui êtes mon idole... Vous êtes le chef, vous êtes le soleil, et moi je ne suis qu'un ver de terre »); les pulsions refoulées, sexuelles entre autres comme le laisse entrevoir la précédente citation, reviennent sous la forme d'hallucinations, d'un déséquilibre psychologique croissant — le mouvement révolutionnaire est une école de folie. Mais la slavophilie militante de Dostoïevski le fait verser dans un irrationalisme généralisé: la raison, pervertie par les révolutionnaires, n'est en elle-même qu'une importation de l'Occident; seul compte le cœur; le monde matériel est mauvais, la chair est condamnable, la Russie porte l'avenir de l'humanité. Dans certains passages, il est évident que le démonisme des jeunes gens est préféré au monde tel qu'il va; Dostoïevski fait de ses personnages, en même temps que des démons, de quasi saints: pour lui, il existe, selon une expression d'Alain Besançon, une "communion des démons" comme il y a une communion des saints. Dans les dernières années de sa vie, Dostoïevski se rapprocha des cercles extrémistes...

pouvoir par les bolcheviks en 1917 n'a nullement été l'effet d'une loi historique, d'un destin, mais d'un invraisemblable et catastrophique accident.

Les activités révolutionnaires resurgirent au début des années 1890, sous l'influence de la pénétration tardive des idées de Marx en Russie, par l'intermédiaire d'exilés et surtout de Gueorgui Valentinovitch Plekhanov (1856-1918), dont le premier ouvrage marxiste date de 1883¹: entre autres choses, Plekhanov rejetait l'activisme pur de Netchaïev et de la *Narodnaïa Volia*. Les marxistes russes, en bonne orthodoxie, considéraient que le pays n'était pas mûr pour la Révolution socialiste, qu'il fallait d'abord qu'il atteignît le stade du capitalisme. Cela n'empêchait pas de militer, c'est-à-dire de comploter, pour aboutir au renversement de l'autocratie et de la domination de la noblesse, en accord avec la bourgeoisie: la Russie devait faire son 1789, en attendant la suite. Ceux qui pensaient ainsi formèrent en 1898, avec Plekhanov, le parti social-démocrate (S.D.). Une minorité cependant envisageait de faire la Révolution directement, sans passer par le stade du capitalisme; dans les années 1870, Marx avait plus ou moins cautionné l'interprétation qu'ils faisaient (eux ou leurs ancêtres intellectuels) de ses idées. C'étaient les socialistes-révolutionnaires (S.R.), qui se constituèrent en un parti en 1902. Très portés sur la violence, ils se lancèrent dans une sanglante campagne d'attentats entre 1901 et 1906; ce qui leur valut les applaudissements de l'ensemble de l'*intelligentsia*, même des courants qui ne partageaient pas leur idéologie: tout était bon pour le renversement de l'autocratie, et, comme l'expliquait (dans le confort de l'exil parisien) une certaine Zénaïde Hippus en 1907, « la violence n'est pas juste, mais justifiée! On ne peut pas faire couler le sang, c'est impossible — mais pour que cette impossibilité devienne réelle, il le faut! »².

Il y avait aussi d'autres partis socialistes en Pologne russe, notamment le *Bund*, fondé en 1897, qui représentait les Juifs socialistes (voyez le chapitre 5 et le cours de Relations internationales, à la fiche A3). Les anarchistes, rétifs à toute organisation autre que des groupuscules de comploteurs, restèrent en marge de ces groupes, même s'ils y faisaient parfois de l'"entrisme" — et si le régime leur attribuait sans discernement tous les attentats. La principale figure de ce courant était Piotr Kropotkine (1842-1921), issu comme

¹ Le premier livre du *Capital* avait été traduit dès 1865, et dans les années 1860 quelques activistes se déclaraient marxistes, mais ce fut un phénomène éphémère et superficiel (N.B. Besançon soutient le contraire, en insistant sur le fait qu'à cette époque le *Capital* était devenu en Russie « une systématique du mal », ce qui déplaisait fort à Marx).

N.B. Plekhanov fut l'un des maîtres de Lénine. Il approuva *Que faire?*, accompagna Lénine dans la scission du congrès de Bruxelles (voyez plus bas), mais prit ses distances avec le bolchevisme dès 1904, se rapprocha des mencheviks, puis s'éloigna de la politique active vers 1912.

² Il reste de cet épisode un beau témoignage littéraire: *Le cheval blême*, roman largement autobiographique de Boris Savinkov (1879-1925), le planificateur des assassinats du ministre Plehve, en juillet 1904, puis du grand-duc Serge, gouverneur général de Moscou, oncle et beau-frère de Nicolas II, en février 1905. Savinkov était proche de Zénaïde Hippus, qui a revu son texte; pourtant, à l'époque de la rédaction du roman (1908) il était en train de s'éloigner de la mystique de l'"action directe".

Bakounine de la haute noblesse, théoricien de la "propagande par le fait" c'est-à-dire du terrorisme; lui aussi passa l'essentiel de sa vie en Europe occidentale¹.

À côté de ces courants radicaux plus ou moins inspirés par le marxisme, depuis 1905 il existait une opposition plus modérée, les **constitutionnels-démocrates (K.D.**, ou, à la française, "cadets") qui, comme leur nom l'indique, étaient décidés à jouer le jeu d'un tsarisme rénové, d'une monarchie constitutionnelle moderne. Après le coup d'État de 1907 ils se retrouvèrent complètement en porte-à-faux et glissèrent à leur tour vers l'action clandestine. Les K.D. recrutait dans la haute noblesse, plus exactement dans la fraction "éclairée" de celle-ci. Le père de Nabokov en faisait partie: dans *Autres rivages*, il y a une description d'une réunion K.D., relatée du point de vue des enfants de la maison, intrigués et amusés par toutes ces allées et venues plus ou moins secrètes. Les cadets étaient méprisés par l'*intelligentsia* pour leur modération, leurs compromissions avec le pouvoir, alors qu'en fait partout ailleurs en Europe leur programme aurait paru passablement radical: ils demandaient notamment l'expropriation de la grande propriété foncière (c'est-à-dire leur propre expropriation!) et des biens de l'Église.

C) Lénine et les bolcheviks.

On manque de données précises concernant la vie de Lénine; à l'époque soviétique, sa biographie a été réécrite sur le modèle de l'hagiographie chrétienne, pour en faire le modèle du révolutionnaire idéal. Sa vie ayant été assimilée à son action politique, beaucoup de documents personnels ont disparu, ou gisent au fond de dépôts d'archives encore inaccessibles. Lénine lui-même a tout fait pour entretenir la confusion entre sa vie et son œuvre politique. Il n'a pas laissé de mémoires (il est vrai qu'il est mort jeune, que la maladie l'a frappé alors qu'il pouvait raisonnablement espérer que sa carrière politique était loin d'être terminée); refusant de dissocier son destin de celui du prolétariat, il était hostile à toute forme de culte personnel, donc il évitait lui-même, et interdisait aux autres, toute référence à son

¹ En délicatesse avec le régime tsariste, il s'évada lui aussi et se réfugia en Suisse en 1876; il y rencontra les bakouniniens et s'y convertit à l'anarchisme; par la suite il vécut un peu partout en Europe occidentale, au gré des congrès, des expulsions, de l'hospitalité des compagnons. Il était proche notamment du géographe français Élisée Reclus, avec lequel il éditait en commun le journal *La révolte*. Il fut l'un des premiers, vers 1880, à théoriser "la propagande par le fait": « la révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite (...), tout est bon pour nous, qui n'est pas la légalité » — c'est-à-dire que ce fut lui qui passa de l'exaltation de Stenka Razine à celle du terroriste individuel. Pourtant, dans les années 1890, il condamna les attentats, pour leur inefficacité et non pour leur cruauté: « un édifice basé sur des siècles d'histoire ne se détruit pas avec quelques kilos d'explosifs », et recommanda la voie syndicale. Il rentra en Russie en février 1917, soutint un moment les bolcheviks, puis dénonça leur brutalité et leur autoritarisme, où il sut discerner les germes d'une tyrannie pire que celle des Tsars. Ses funérailles donnèrent lieu à la dernière manifestation anarchiste en Russie bolchevique.

existence privée; le culte officiel, et donc l'activité biographique, ne naquirent qu'au moment l'attentat de Fanny Kaplan et ne se développèrent vraiment qu'après sa mort (voyez au chapitre 2). Enfin nous manquons de témoignages de proches: il n'eut pas d'enfants (alors que pour Staline nous avons les mémoires de sa fille, qui a émigré aux États-Unis); le témoignage de sa femme Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa (1869-1939), prise après sa mort dans le tourbillon des querelles de clans et des tentatives de captation d'héritage politique, n'est pas fiable.

Vladimir Ilitch Oulianov¹ (1870-1924) est né dans une famille aisée de Simbirsk (Oulianovsk à l'époque soviétique), sur la moyenne Volga, une région où l'influence asiatique se faisait sentir... jusque dans les pommettes saillantes de Lénine, qui avait une grand-mère kalmouke. Le milieu familial était des plus traditionnel, très religieux; le père avait atteint dans l'administration le rang d'inspecteur des écoles publiques, qui lui donnait le droit à un titre de noblesse à titre viager, il accéda même à la noblesse héréditaire en 1886, juste avant sa mort. Le jeune Vladimir semble avoir été un enfant sans problèmes, un écolier modèle à la culture très classique (il fut toujours imperméable aux avant-gardes littéraires et artistiques) et assez limitée. En 1887, l'année après la mort de son père, ce fut la tragédie: son frère aîné, Alexandre (1866-1887), fut arrêté à Saint-Pétersbourg avec une bombe destinée au Tsar (il avait acquis à l'université des idées proches de celles de la *Narodnaïa Volia*); il fut exécuté la même année. Ce drame se traduisit par une radicalisation politique de son cadet — on ne sait pas très bien si elle fut immédiate; ce qui est certain, c'est que le jeune frère du martyr fut accueilli à bras ouverts par les milieux terroristes de l'Université. Ce fut alors que commença le voyage de Lénine vers l'extrémisme et vers la haine, qui était son trait de caractère le plus évident et le fondement de toute son action politique. Cette puissance de haine a frappé tous les proches de Lénine. Nous avons à ce sujet un excellent témoignage de Piotr Struve, l'un de ses proches compagnons des années 1890²:

« Son *Einstellung* fondamentale, pour employer ce nouveau terme de psychologie allemand³, était la haine. Lénine fut séduit par la doctrine marxiste d'abord parce qu'elle correspondait à l'*Einstellung* fondamentale de son esprit. La doctrine d'une lutte des classes totale et impitoyable, dont l'objectif était d'anéantir et d'exterminer l'ennemi, s'avéra convenir parfaitement à l'attitude émotionnelle de Lénine face à la réalité. Sa haine ne s'adressait pas uniquement à l'autocratie en place et à la bureaucratie, ni aux illégalités et à l'arbitraire de la

¹ "Lénine" est un pseudonyme dans la manière des comploteurs russes du XIXe siècle. Il existe plusieurs étymologies, certains liées au fleuve Léna, d'autres à une certaine Elena dont nous ne savons pas grand-chose. "Ilitch" veut dire "fils d'Ilya"; pour décrypter certaines allusions politiques ou littéraires il peut être nécessaire de se rappeler que le diminutif de "Vladimir" est "Volodia".

² Struve (né en 1870) se sépara de Lénine à la fin des années 1890, sur le problème de la violence révolutionnaire mais aussi sur la base d'une critique de la théorie marxienne de la valeur — c'était que ce Lénine appelait le "révisionnisme" — et contribua à fonder à l'étranger des groupes libéraux qui donnèrent naissance au parti cadet en 1904, ce qui ne l'empêcha pas de demeurer menchevik jusqu'à son expulsion pour libéralisme en 1912.

³ Une traduction approximative, privée du caractère délicieusement cuistre de l'original, pourrait être: "attitude", ou plus littéralement: "disposition".

police, mais elle était dirigée aussi contre ceux qui leur étaient diamétralement opposés, les "libéraux" et la "bourgeoisie". Cette haine avait quelque chose de répugnant et d'effroyable, car, bien qu'enracinée dans des émotions et des répulsions concrètes, animales dirais-je, elle était abstraite et froide comme toute la personne de Lénine ».

Je voudrais être très clair à ce sujet: **la haine de Lénine n'était pas un absolu**, comme l'était sans doute celle de Hitler pour les Juifs. Il n'aimait pas la haine pour la haine, la violence pour la violence, la souffrance pour la souffrance, il ne leur vouait pas un culte abstrait, autosuffisant, autosatisfaisant. L'écrivain Maxime Gorki (1868-1936)¹, qui l'a bien connu avant 1917, a écrit de lui: « en Russie où la nécessité de souffrir est prônée comme une panacée de l'âme, je n'ai jamais connu personne qui ait haï et méprisé la douleur et les souffrances des hommes avec autant de force et de profondeur (...). **Il croyait inébranlablement que le malheur n'est pas le fondement irrémédiable de la vie**, mais une souillure que les hommes peuvent et doivent rejeter ». La haine de Lénine pour le monde où il vivait ne cachait pas non plus une simple volonté d'arriver au pouvoir, de dominer les hommes, de marquer l'Histoire de son empreinte: c'était sur le fond **tout le contraire d'un cynique**, d'un aventurier à la Napoléon III; son cynisme révolutionnaire, sur lequel j'insisterai à maintes reprises, était tactique, au service d'un idéal qui le dépassait — même si les millions de victimes de la terreur qu'il a prônée, du système qu'il a inventé, n'en ont point vu la couleur. Ses sentiments se greffaient sur **un profond souci des pauvres**, "des humiliés et des offensés", sur un rejet viscéral des inégalités, sur une réelle volonté de changer le monde, ce monde sinistre de la vieille Russie (et de la révolution industrielle) où il lui était échu de vivre².

¹ Gorki (Alexis Maximovitch Pechkov — son pseudonyme veut dire "amer") était déjà bien connu avant 1917, pour ses romans populistes, dont le plus célèbre est *La mère* (paru en 1907), et pour son théâtre; ces sulpicienneries bêtassonnes et larmoyantes, boursoufflées d'emphase révolutionnaire, sont aujourd'hui complètement illisibles (à l'exception éventuelle des derniers romans, mieux maîtrisés); mais son autobiographie, publiée dans les années 1920, demeure passionnante.

Né dans une famille de la petite bourgeoisie à Nijni-Novgorod (ville qui porta son nom de 1932 à 1990), il avait connu une enfance pauvre, avait exercé toutes sortes de métiers, avait plus ou moins vagabondé; en littérature, c'était un autodidacte complet. Il fut membre du parti social-démocrate de 1899 à 1906, date où il dut partir en exil (il finit par se fixer à Sorrente en Italie); il y acquit, outre un confort certain, la stature enviable d'une figure de la gauche russe, respectée par l'ensemble du mouvement ouvrier européen et américain, ce qui ne l'empêcha pas de glisser (brièvement) vers un mysticisme tolstoïde fort douteux aux yeux des socialistes de son pays.

Il se rapprocha des sociaux-démocrates russes durant la guerre, par pacifisme, et, plutôt favorable aux bolcheviks dès l'été 1917, leur accorda son appui inconditionnel à partir de 1918, puis durant la guerre civile; ce fut lui notamment qui parvint à obtenir l'aide officielle des États-Unis lors de la grande famine de la Volga en 1921 (voyez au chapitre 2). Cependant il se gardait de rentrer dans son pays, dont il connaissait fort bien la situation réelle; ce ne fut qu'en 1928 qu'il accepta de revenir d'exil et de se laisser transformer en icône du régime, président de l'Union des écrivains en 1932, thuriféraire du stalinisme et théoricien du réalisme socialiste; ce qui n'empêchait pas le régime de se méfier de lui et de restreindre ses contacts avec les étrangers (voyez au chapitre 3). Sa mort fut exploitée par Staline, qui voulut y voir le résultat d'un complot antisoviétique (c'était le début des grandes purges); il devint le saint patron des lettres soviétiques.

² Ce qui précède explique qu'il est possible de critiquer le communisme au nom des valeurs du léninisme (ce que font les trotskistes, par exemple), alors qu'il est impossible de critiquer le nazisme au nom des valeurs de Hitler: Lénine s'est égaré, s'est perdu (très tôt, dès le départ sans doute) sur la voie d'un projet progressiste (ou, en tout cas, relié par certains points aux progressismes du XIXe et du XXe siècles); Hitler a fait ce qu'il avait toujours eu l'intention de faire, sans rien y changer, sans rien concéder d'essentiel à l'action.

Mais il était affligé d'**une mentalité extrêmement manichéenne**¹: il était incapable de penser dans des termes non violents, de voir dans l'adversaire autre chose qu'un ennemi, d'admettre l'idée d'une coexistence, si partielle et provisoire fût-elle, avec ce monde qu'il voulait abolir. Il divisait spontanément le monde entre "eux" et "nous", et sa haine envers "eux" allait jusqu'à souhaiter et à planifier leur élimination. Pour lui, l'Histoire se résumait à des luttes, à des violences, et l'essence de la politique était le combat à mort (ce qu'exprime notamment sa fameuse formule: « la paix n'est que le temps pour la guerre de reprendre haleine »); **aucune considération morale** n'avait sa place dans ce combat (dans les années 1900, les bolcheviks se livrèrent à des hold-ups pour révolter de l'argent; en 1917 ils acceptèrent l'argent de l'ambassade allemande...): la seule chose qui importait, c'était le triomphe de la Révolution, à tout prix². **Il ne voulait rien savoir de l'amour, de la bonté, de la sensibilité** envers les femmes et les hommes réels, car elles lui semblaient des pièges où se glissait, odieuse, horrible, la permanence obstinée du vieux monde; car il croyait l'autre tout aussi intransigeant, violent et cynique qu'il l'était lui-même. Il haïssait les hommes de compromis en lesquels il lisait, à juste titre, la négation de sa propre vision du monde: il était plus à l'aise face aux extrémistes de l'autre camp qu'avec les modérés, qu'il interprétait systématiquement comme des ennemis plus encore dangereux que les autres. Une anecdote rapportée par le même Gorki, célèbre et présentée sous un jour tout à fait positif à l'époque soviétique, me fait frémir (je ne sais pas à quelle époque elle se place, mais c'était avant 1917). Lénine venait d'écouter l'*appassionata* de Beethoven...

« Je ne peux écouter souvent la musique », dit-il. « J'ai envie de dire de gentilles sottises, de caresser la tête des gens qui, vivant dans cet enfer de boue, peuvent créer une telle beauté. Or, aujourd'hui, il ne faut caresser personne, on aurait la main mordue; il faut frapper, frapper les têtes sans pitié, bien qu'en principe nous soyions contre toute violence exercée contre les individus. Oui... le devoir est extrêmement difficile ».

Et Gorki de commenter: « il retenait son âme par les ailes ». Vassili Grossman, que je présenterai aux chapitres 3 et 4, a résumé ainsi les effets de ce type de souci de l'autre: **« là**

¹ Dans le premier chapitre des *Origines intellectuelles du léninisme*, Alain Besançon fait un parallèle explicite, et fort brillant, entre le léninisme et la doctrine de Mani, issue au III^e siècle de notre ère du mouvement de la pensée gnostique. La doctrine manichéenne « est censée être l'expression claire, immédiate, totale de la Vérité, la Gnose plénière, le Savoir absolu. Elle se présente comme une connaissance simultanée de la nature et des destinées de Dieu, de l'Univers, de soi. Elle se déploie en science universelle des choses divines et terrestres, où tout, aussi bien les phénomènes physiques que les événements historiques, trouve son explication ». [Gardez cette phrase en mémoire pour le moment où nous reparlerons du jdanovisme et du lyssenkisme...]. « L'univers a vocation au salut, et l'homme aussi, qui fait partie de l'univers et, à ce titre, est un mélange [de bien et de mal]. Chaque homme contient donc un "moi" originellement pur, mais qu'il faut dégager d'un état actuel impur, où les tendances mauvaises recouvrent ou menacent le moi réel de l'homme. (...) Ce salut commencera par un reprise de conscience de soi. Le moi pur étant ainsi perçu, il faudra accomplir sa libération ». Etc... Puis Besançon insiste sur la différence essentielle: la gnose se développait à l'intérieur de l'univers religieux; « l'idéologie pourrait être la forme que prend l'attitude gnostique en présence de la science moderne ». La croyance idéologique est si peu une foi qu'elle nie être une croyance: « Lénine ne sait pas qu'il croit. Il croit qu'il sait ».

² En même temps, dans le camp des "nous" devait régner la solidarité la plus absolue: à l'époque de Lénine, les purges furent rares dans le Parti et elles ne furent jamais sanglantes — il ne s'agissait d'ailleurs pas là de morale mais d'efficacité (la seule morale de Lénine, c'était l'efficacité révolutionnaire).

où se lève l'aube du bien, des enfants et des vieillards périssent, le sang coule » (*Vie et destin*, roman terminé en 1961)¹.

Autre trait caractéristique de la mentalité de Lénine, étroitement lié à son absence de sensibilité (et au scientisme de l'époque): le refus de considérer les individus, leurs aspirations et leurs souffrances, la tendance à traiter le prolétariat comme un matériau abstrait, propice à toutes les expérimentations. La belle formule de Jean-François Revel sur les communistes: **« trop souvent ils préfèrent l'humanité aux hommes »**², s'applique particulièrement bien au fondateur du parti bolchevik. **Lénine**, il faut le souligner, **n'avait aucune affection particulière** pour le peuple russe, ce peuple de paysans dont il méprisait le retard et la soumission à ses maîtres. C'était un internationaliste, qui passa quinze ans de sa vie à l'étranger (de 1900 à 1905, puis de 1907 à 1917). Il était prêt à faire la Révolution partout où l'occasion se présenterait; pour lui, elle avait beaucoup plus de chances de se

¹ Le passage, placé dans la bouche d'un Russe prisonnier des Allemands en 1943, tient plus de la proclamation morale que de l'analyse historique, mais mérite d'être cité plus longuement, ne serait-ce que pour faire comprendre ce qui sépare l'"humanisme" léniniste des acceptions plus classiques de ce mot:

« Là où se lève l'aube du bien, des enfants et des vieillards périssent, le sang coule. (...) Mais alors, peut-être que la vie, c'est le mal? J'ai pu voir en action la force implacable de l'idée de bien social qui est née dans notre pays. Je l'ai vue au cours de la collectivisation totale; je l'ai vue encore une fois en 1937. J'ai vu qu'au nom d'une idée du bien, aussi belle et humaine que celle du christianisme, on exterminait les gens. J'ai vu des villages entiers mourant de faim, j'ai vu, en Sibérie, des enfants déportés mourant dans la neige, j'ai vu les convois qui emmenaient en Sibérie des centaines et des milliers de gens de Moscou, de Leningrad, de toutes les villes de la Russie, des gens dont on avait dit qu'ils étaient les ennemis de la grande et lumineuse idée du bien social. Cette grande et belle idée tuait sans pitié les uns, brisait la vie des autres, elle séparait les femmes et les maris, elle arrachait les pères à leurs enfants.

(...) Le bien n'est pas dans la nature, il n'est pas non plus dans les prédications des prophètes, les grandes doctrines sociales, l'éthique des philosophes... Mais les simples gens portent en leur cœur l'amour pour tout ce qui est vivant, ils aiment naturellement la vie, ils protègent la vie; après une journée de travail, ils se réjouissent de la chaleur du foyer et ils ne vont pas sur les places allumer des brasiers et des incendies. C'est ainsi qu'il existe, à côté de ce grand bien si terrible, la bonté humaine dans la vie de tous les jours. C'est la bonté d'une vieille qui, sur le bord de la route, donne un morceau de pain à un bagnard qui passe, c'est la bonté d'un soldat qui tend sa gourde à un ennemi blessé, la bonté de la jeunesse qui a pitié de la vieillesse, la bonté d'un paysan qui cache dans sa grange un vieillard juif. C'est la bonté de ces gardiens de prison qui, risquant leur propre liberté, transmettent des lettres de détenus adressées aux femmes et aux mères.

Cette bonté d'un individu à l'égard d'un autre individu est une bonté sans témoin, une petite bonté sans idéologie. On pourrait la qualifier de bonté sans pensée. La bonté des hommes hors du bien religieux ou social. mais, si nous y réfléchissons, nous voyons que cette bonté privée, occasionnelle, sans idéologie, est éternelle. Elle s'étend sur tout ce qui vit, même sur la souris, même sur la branche cassée que le passant, s'arrêtant un instant, remet dans la bonne position pour qu'elle puisse cicatriser et revivre. En ces temps terribles où la démence règne au nom de la gloire des États, des nations et du bien universel, en ce temps où les hommes ne ressemblent plus à des hommes, où ils ne font que s'agiter comme des branches d'arbres, rouler comme des pierres qui, s'entraînant les unes les autres, comblent les ravins et les fossés, en ces temps de terreur et de démence, la pauvre bonté sans idée n'a pas disparu. (...) Cette bonté n'a pas de discours et n'a pas de sens. Elle est instinctive et aveugle. (...) Elle est forte tant qu'elle vit dans l'obscurité du cœur humain, tant qu'elle n'est pas l'instrument et la marchandise des prédicateurs, tant que la pépite d'or ne sert pas à battre la monnaie de la sainteté. (...)

Sa force réside dans le silence du cœur de l'homme. (...) Le secret de l'immortalité de la bonté est dans son impuissance. Elle est invincible. Plus elle est insensée, plus elle est absurde et impuissante et plus elle est grande. Le mal ne peut rien contre elle! Les prophètes, les maîtres de la foi, les réformateurs, les leaders, les guides ne peuvent rien contre elle! L'amour aveugle et muet est le sens de l'homme ».

La même idée est reprise par Tzvetan Todorov dans cette formule: « les justes ne recherchent pas le bien mais pratiquent la bonté ».

² Dans la préface aux écrits de Simon Leys sur la Chine, dans la collection *Bouquins*. Sur Simon Leys, voyez le cours sur la Chine, au chapitre 2.

déclencher en Allemagne qu'en Russie — l'effondrement du régime tsariste au printemps 1917 fut pour les bolcheviks russes, si j'ose écrire, une "divine surprise".

Ce fut sans doute aussi dès sa jeunesse que Lénine prit conscience de la **vanité de l'action terroriste pure**. Il eut tout le temps d'y réfléchir: expulsé de l'université fin 1887, il subit quatre ans d'inactivité forcée, qu'il consacra en grande partie à des lectures (d'autant que sa famille était traitée en pestiférée — en 1891 il finit par passer un diplôme d'avocat en candidat libre). Il admirait *Que faire?* et Netchaïev, sur lequel il commença à se modeler — fantôme du fantôme d'un être de papier. Il lut aussi beaucoup Bakounine, le "grand conspirateur", qui fit le premier lien avec la tradition blanquiste française, qui le fascina. Dans un premier temps, il fut proche sans doute de ce qui restait de la *Narodnaïa Volia*: ce fut d'elle, autant que de ses lectures blanquistes, qu'il acquit sa foi dans l'efficacité d'un noyau révolutionnaire spécialisé dans la conspiration, professionnel, discipliné. Puis, au début des années 1890, il lut Marx et devint marxiste. On voit que **chez Lénine la théorie de l'action révolutionnaire violente a précédé l'adhésion à la vision marxiste de l'Histoire** — c'est essentiel: **Marx n'a jamais fait l'apologie de l'action violente et du terrorisme, il s'agit d'idées étrangères à la tradition marxiste, et même largement à la tradition socialiste** (c'est une chose que Struve, dans la citation ci-dessus, ne voit pas: Lénine a lu dans Marx bien autre chose que ce que Marx avait écrit¹). C'est Lénine qui a fait du marxisme, pour l'essentiel une théorie de l'économie et de l'Histoire, une machine de guerre et de destruction².

Lénine n'était pas un philosophe; ainsi les parties proprement philosophiques de l'œuvre de Marx n'ont pas retenu son attention. Sa vision du monde était un scientisme matérialiste des plus banal, totalement imperméable à l'idée de libre arbitre (seule la connaissance permet à l'homme d'avancer); son manichéisme le poussait à considérer toute l'Histoire de la philosophie comme la lutte de deux lignes, l'idéalisme et le matérialisme (culminant dans le marxisme), qu'il identifiait à deux *partis*, entre lesquels il n'y avait pas d'objectivité possible. Non seulement **le marxisme est une science**, mais il est « **le reflet objectif dans la conscience de hommes de l'émergence du prolétariat**; il explique le prolétariat, comme il s'explique par le prolétariat; son émergence progressive dans l'Histoire de la pensée est parallèle à la lutte des classes. Le système est bouclé sur lui-même puisque tout essai de réfutation révèle l'influence de la bourgeoisie, et par conséquent la lutte de

¹ En France aussi un phénomène du même genre a eu lieu dans la génération de Guesde, mais il n'a évidemment pas eu la même portée, d'autant que Jaurès est venu le corriger un peu plus tard.

² Bon... Il y a eu aussi un Marx activiste politique (mais pas comploteur); et il y a surtout quelques déclarations quelque peu glaçantes sur la société socialiste future (voyez-en une au chapitre 2, dans le passage sur le travail forcé), et, dans les dernières années, d'imprudentes bénédictions accordées à des groupes d'activistes bien plus radicaux, porteurs d'interprétations très réductrices de sa pensée. Mais rien, chez le philosophe allemand, de la haine léniniste, du cynisme radical de la tactique politique bolchevique; aucun appel au massacre.

classe telle que le marxisme l'a définie. L'argument contradictoire est donc une preuve nouvelle de la validité du système. En un mot, il y a une équation entre l'automouvement de la matière, son autorévélation dans le marxisme, et l'autovérification de celui-ci dans le combat politique » (selon A. Besançon); même les sciences ne font que refléter cette eschatologie, ainsi la découverte des électrons confirme le marxisme, mais le mathématicien français Henri Poincaré « a tort », sans que Lénine ait lu ses travaux, parce que ses découvertes ne vont pas dans le sens du marxisme. Lutte pour la vérité scientifique et lutte des classes, c'est tout un. D'où un style inimitablement prétentieux, pseudo-scientifique, fondé sur une sûreté totale de soi, sur l'insulte systématique et le refus de toute confrontation constructive avec ses contradicteurs. « Doctrine fermée, capable de broyer tout ce qui passe à sa portée, mais incapable de l'assimiler, le léninisme demeure tel qu'au premier jour, comme ces insectes que leur carapace empêche de grandir » (Besançon).

Sur un plan plus concret, à partir du schéma historique de Marx **Lénine élaborera une théorie selon laquelle** la Russie n'avait pas besoin d'en passer par l'étape du capitalisme, car elle était déjà capitaliste: il interprétait les conflits qui déchiraient les campagnes, autour de la laborieuse apparition d'une paysannerie individualiste et entrepreneurse, comme des "conflits de classe" entre une "petite bourgeoisie rurale" capitaliste et un "prolétariat rural" sans terre; entre les deux, une "paysannerie pauvre" qui pouvait servir d'alliée au prolétariat. Avec une bourgeoisie et un prolétariat, **la Russie était donc mûre pour la Révolution**, et il n'était pas nécessaire de proclamer une alliance provisoire avec la bourgeoisie commerçante et industrielle: elle devait être traitée, comme les koulaks, en ennemie.

Lénine s'installa à Saint-Pétersbourg en 1893 et se lia au parti S.D. en voie de constitution, abandonnant provisoirement la conspiration et la préparation du coup d'État. Il était doté d'un grand charisme, malgré un physique "d'épicier de province" et un vide intérieur abyssal¹, et d'une grande autorité, qui mit vingt ans à tourner (après 1910) au repli sur lui-même, à la fermeture intellectuelle, au refus de la discussion (encore qu'on vient de voir quel sens étroit ce mot avait pour lui). Arrêté en 1895, il fut exilé en Sibérie (de 1897 à 1900). Ce fut alors, dans le tourbillon des dissensions sans fin qui agitaient le parti social-démocrate naissant, qu'il prit la décision de fonder son propre parti. En 1900 il s'installa à Munich où il fonda son premier journal, l'*Iskra* (l'"étincelle"); **il s'éloigna assez vite des S.D.**, soulignant que la classe ouvrière, laissée à elle-même, est intrinsèquement une classe non révolutionnaire, et qu'il faut donc qu'elle soit guidée par une petite minorité décidée et

¹ *Fragment d'idéologie*: ce vide intérieur rappelle celui de Hitler, autre homme ordinaire, sans culture, sans morale, sans spiritualité, sans amour. Les deux grands monstres du XXe siècle sont deux hommes de l'ère des masses, deux hommes de la masse, que rien sauf leur charisme ne venait distinguer — l'abondance du corpus léninien ne doit pas faire illusion, il est aussi dépourvu de contenu réel que *Mein Kampf*. Attention cependant: le vide de la personnalité de Lénine est largement le résultat d'un processus volontairement élaboré et systématiquement conduit, d'un processus d'imitation des "saints", Netchaïev et Rakhmonov, par dépouillement. Hitler, lui, n'a jamais pensé à tout cela.

organisée. Pas un moment Lénine n'envisagea l'autre conclusion possible, celle de Jaurès, à savoir que si le prolétariat ne veut pas de la Révolution il faut abandonner l'action violente et agir dans la légalité, se consacrer à convaincre. **Pour lui**, le seul but de la politique était la destruction de l'adversaire; il n'y avait d'autre "peuple" que celui qu'il avait défini, c'est-à-dire celui qui partageait ses idées, c'est-à-dire, en dernière analyse, lui et ses amis; à ce stade **la Révolution n'était déjà plus un moyen, mais une fin**; de toute façon, en Russie l'absolutisme ne laissait pas le choix des moyens d'action.

Ce fut dans son fameux opuscule *Que faire?*, publié en 1902 (le titre était repris de Tchernychevski), que Lénine définit ce que devait être ce Parti: l'influence de la *Narodnaïa Volia* est évidente dans ce texte. Le Parti devait être formé de révolutionnaires professionnels, pas de militants intégrés à la vie du pays; le problème n'était pas de mobiliser le prolétariat (le "spontanéisme révolutionnaire" était une erreur grave), mais de prendre le pouvoir, pour imposer ensuite la Révolution d'en haut. La discipline, la centralisation devaient régner: il n'était pas question de démocratie interne (la démocratie nuit à l'efficacité révolutionnaire)¹. L'ouvrage fit l'objet de polémiques entre sociaux-démocrates. Au **deuxième congrès**, qui se tint **à Bruxelles en 1903**, ce fut la scission. Les partisans de Lénine choisirent habilement un moment où ils étaient (très provisoirement) en majorité, ce qui leur permit de s'autoproclamer "majoritaires" ("**bolcheviks**") et de baptiser leurs adversaires "minoritaires" ("mencheviks"). Ces derniers, menés par Martov (Iouli Ossipovitch Cerderbaum, 1873-1923), traitèrent Lénine et ses partisans d'"anarcho-blanquistes"; la deuxième partie du qualificatif, au moins, était tout à fait exacte.

Le processus de rupture et de reconstruction fut long et ardu: ce ne fut que fin 1904 que **Lénine** eut vraiment son parti, son instrument. Celui-ci, comme les cercles mencheviks, **fut pris de court par la révolution de 1905**: Lénine ne rentra en Russie qu'en novembre. Le parti bolchevik avait alors moins de mille membres à Saint-Pétersbourg. Il se distinguait des autres partis révolutionnaires par la très forte proportion de grands-Russiens (voyez au chapitre 5), et par une proportion relativement élevée de militants issus de la noblesse héréditaire (par exemple Alexandra Mikhaïlovna Kollontaï, 1872-1952). Ce fut à cette époque que Lénine se lança dans l'étude systématique des insurrections populaires françaises du XIXe siècle et notamment de l'échec de la Commune, qu'il attribuait à la fois au manque d'organisation et de discipline et à la trop grande modération des communards. Il prônait alors l'action terroriste, mais réfléchie et organisée (avec lui-même en grand organisateur, évidemment); en revanche **il n'avait guère confiance dans les soviets**, dont il craignait la

¹ Plus exactement, les débats étaient tolérés lors de la mise au point de la stratégie; mais une fois que la majorité avait tranché, tous étaient tenus d'appliquer aveuglément la ligne du Parti, notamment au moment de passer à l'action. C'était ce que Lénine appelait le "**centralisme démocratique**". Dans les premières années, de nombreux militants participaient effectivement aux débats; après la prise de pouvoir, la ligne se trouva fixée par la faction dominante à l'intérieur des organes dirigeants, et le centralisme démocratique ne fut plus qu'une coquille vide, le cache-sexe de la toute-puissance d'un petit groupe coopté.

propension au compromis (les soviets de 1905 étaient des organismes représentatifs qui tentaient de gouverner, pas — ou secondairement — des clubs révolutionnaires). Pour lui, les soviets pouvaient servir au mieux d'instruments pour la conquête du pouvoir; ils avaient l'avantage d'être des organes représentatifs du prolétariat, autoproclamés certes, mais censés faire entendre sa voix, et dépositaires d'une légitimité très forte aux yeux de tous les "progressistes".

Dans la période 1905-1911, Lénine se consacra à l'**élaboration de la tactique révolutionnaire**, c'est-à-dire d'une théorie de la conquête de l'État, de la prise de pouvoir (« le problème fondamental de toute révolution est celui du pouvoir », pas celui des conditions économiques et sociales préexistantes!): il s'agissait de déterminer les facteurs de mécontentement au sein de la société russe, et d'essayer de les exploiter. Lénine s'intéressa notamment aux paysans, du fait du rôle essentiel que les conflits agraires avaient joué dans l'ébranlement du régime tsariste en 1905. Il fallait leur promettre la terre, puisque c'était pour la terre qu'ils s'étaient révoltés; et cela même si la distribution des terres aux paysans (ou même au *mir*, qui ne les exploitait pas collectivement) était contraire à tous les principes collectivistes! C'était à l'influence d'un menchevik admiré de Lénine, Trotski (Lev Davidovitch Bronstein, 1879-1940)¹, que l'on devait cette idée. Lénine s'intéressa également aux peuples allogènes. À nouveau, les promesses tactiques d'"autodétermination" destinées à faire des nationalistes des alliés du prolétariat étaient en contradiction totale avec la doctrine internationaliste des bolcheviks.

Ce furent aussi les années où, comme les donations des sympathisants ne suffisaient pas, les bolcheviks se mirent à "financer l'action révolutionnaire" par le moyen de hold-ups (rebaptisés "**expropriations**"). Le jeune Iossif (Joseph) Vissarionovitch Djougachvili (1879-1953), le futur Staline, s'y illustra². Le Parti se mit également à imprimer de la fausse monnaie... Ce furent enfin des années de rivalité avec les mencheviks, qui avaient connu la même dérive groupusculaire et violente que les bolcheviks, mais sans s'être dotés d'un corpus idéologique pour la justifier. Durant cette période les bolcheviks participèrent régulièrement aux congrès socialistes; Lénine écrivit énormément. La polémique faisait rage notamment avec l'Autrichien Karl Kautsky (voyez au chapitre 5) et avec Rosa Luxemburg, que le cynisme de Lénine effrayait et qui exprimait les plus grandes réserves quant au caractère sectaire et aux dérives autoritaires du groupuscule bolchevik (voyez le cours sur l'Allemagne, au chapitre 2). Les bolcheviks, qui avaient perdu depuis longtemps le contrôle de l'*Iskra*, se

¹ Trotski était né dans famille d'agriculteurs juifs, assez à l'aise. Il se lança dans l'agitation estudiantine et ouvrière à partir de 1896, fit deux ans de prison puis partit en exil, choisit les mencheviks en 1903 mais s'éloigna d'eux dès 1904 pour se consacrer à la réunification du socialisme russe.

² Staline était né à Gori, un trou de Géorgie profonde, d'un père cordonnier; il commença des études au séminaire de Tiflis (l'actuelle Tbilissi), mais en fut expulsé en 1899. Il devint bolchevik en 1904; les hold-ups mentionnés dans le corps du texte datent de 1907. Plusieurs fois arrêté, il ne quitta jamais la Russie: de ce fait, il avait bien moins d'expérience du monde extérieur que Lénine et Trotski. Ce fut en 1913 qu'il adopta son pseudonyme définitif, qui signifie: "l'homme de fer".

dotèrent en 1912 d'un nouveau journal, la ***Pravda*** ("la Vérité"). Après 1910, Trotski, qui jusque-là avait servi d'intermédiaire entre les frères ennemis sociaux-démocrates, se rapprocha rapidement de Lénine dont il devint l'un des proches; il contribua décisivement à l'élaboration de la doctrine léniniste de la prise de pouvoir. Cependant ce ne fut qu'en novembre 1917 qu'il rejoignit officiellement les rangs des bolcheviks.

En 1914, les socialistes russes furent à peu près les seuls en Europe à agir en conformité avec leur doctrine et **à refuser la guerre**; il est vrai qu'ils n'avaient pas de base ouvrière à ménager! Cela leur permit d'occuper une place centrale dans les débats de cette époque; Trotski notamment joua un rôle important dans la préparation de la conférence de Zimmerwald (voyez le cours sur la France, au chapitre 9). Lénine cependant était toujours aussi extrémiste, il ne fonctionnait toujours qu'en termes de violence: il se donnait pour but, selon une lettre à l'un de ses compagnons en octobre 1914, de « viser à la transformation de la guerre en une guerre civile », comprenez en une guerre de classes. Mais à l'aube de 1917, la guerre durait et le soulèvement des prolétariats occidentaux tardait à se produire. Lénine se montrait de plus en plus dubitatif quant à la possibilité de voir éclater la Révolution de son vivant...

Nicolas, lui, dormait sur ses deux impériales oreilles: jamais le mouvement socialiste russe n'avait été aussi divisé, aussi éparpillé en groupes rivaux, aussi impuissant; il semblait n'y avoir aucune force d'opposition sérieuse. Pourtant ce n'était qu'illusion: la guerre était en train de révéler la profonde fragilité d'un régime anachronique, incapable de susciter l'adhésion active des masses, d'une société très inégalitaire et de longue date très violente (la guerre ne fit qu'amplifier cette propension générale), plus inégalitaire que jamais en cette période de modernisation inachevée. Même minoritaire, même divisé, même utopique, le socialisme russe se révéla plus compétent que l'autocratie pour affronter les problèmes de la Russie nouvelle... Mais ce fut pour le malheur de ce pauvre pays.